

Université de Tartu
Collège des langues et des cultures étrangères
Département d'études romanes

Triinu Avans

**LA REPRÉSENTATION DE LA MORT DANS
L'HEPTAMÉRON DE MARGUERITE DE
NAVARRE**

Mémoire de licence

Sous la direction de Tanel Lepsoo

Tartu 2016

Table des matières

Introduction	3
1. La mort imaginaire	5
1.1. La mort comme prétexte.....	6
1.2. La mort comme une fausse alerte	10
1.3. Conclusion.....	15
2. La mort violente	17
2.1. Les suicides	17
2.2. Les meurtres	25
2.3. Conclusion.....	33
3. Le désir comme un motif principal de la mort	35
3.1. L'amour pur.....	35
3.2. L'amour vicieux	38
3.3. Conclusion.....	42
Conclusion	43
Bibliographie	45
Resümee	47
Annexes	49

Introduction

L'Heptaméron est écrite par Marguerite de Navarre qui était la duchesse d'Alençon, la reine de Navarre et aussi la sœur du roi François I^{er}. Elle est née le 11 avril 1492 et est décédée le 21 décembre 1549. Elle est un des auteurs les plus importants du XVI^{ème} siècle. *L'Heptaméron* contient 72 nouvelles divisées entre huit chapitres qui marquent les jours pendant lesquels les devisants racontent les histoires. Selon Lucien Febvre, « Marguerite adopte avec Boccace la division en journées, assez souple pour permettre de varier les récits, assez précise pour les contenir dans de certaines limites » (Febvre 1971 : 225).

Il y a cinq hommes et cinq femmes parmi les narrateurs : Parlemente, Oisille, Longarine, Ennasuite, Nomerfide, Hircan, Geburon, Simontault, Dagoucin et Saffraent. Lucien Febvre propose que ces noms sont des anagrammes, par exemple Hircan, le mari de Parlemente, est Hanric, c'est-à-dire, Henri d'Albert et donc Parlemente est Marguerite elle-même (Febvre 1971 : 230–231).

Il y a vingt nouvelles dans notre corpus, ce qui est suffisant pour l'analyse. Nous avons choisi les histoires les plus typiques qui sont explicitement liées au décès. Nous pouvons dire que la mort est représentée dans plus du quart des nouvelles dans *L'Heptaméron*. Il y a 52 nouvelles sur 72 dans lesquelles le lexique lié à la mort est utilisé. Nous proposons un tableau récapitulatif dans les annexes (voir annexe 1). Notre corpus ne contient pas toutes ces nouvelles. Autrement notre mémoire deviendrait trop long.

L'objectif de ce mémoire est d'analyser comment la mort est représentée dans les nouvelles et de trouver la cause pour laquelle les personnages meurent, feignent le trépas ou une maladie mortelle.

Ce mémoire est divisé en trois chapitres. Dans le premier chapitre nous analysons les nouvelles où les personnages ne meurent pas : le premier sous-chapitre est consacré aux nouvelles où les femmes feignent le décès ou une maladie mortelle et dans le deuxième sous-chapitre, il y a une histoire comique et une nouvelle où le danger est plus réel mais où personne ne meurt. Dans le deuxième chapitre nous analysons la mort violente. Le premier sous-chapitre est consacré aux suicides et le deuxième aux

meurtres. Dans le troisième chapitre, nous proposons une synthèse. À la fin de chaque chapitre, il y a aussi une conclusion.

En analysant les nouvelles, nous sommes au courant qu'il s'agit du XVI^{ème} siècle et la société, la morale, etc. sont différentes par rapport aux idées d'aujourd'hui.

1. La mort imaginaire

Dans la première partie, nous nous concentrons sur les nouvelles dans lesquelles la mort est seulement mensongère ou imaginaire. Le décès, qui est souvent considéré comme terrible et qui engendre fréquemment la douleur, se transforme d'une part en un moyen pour dissimuler le fait d'être vivant ou d'autre part en un malentendu et devient dès lors une notion comique.

Ce chapitre est divisé en deux parties ; il y a deux nouvelles dans chaque sous-chapitre. Nous observons l'influence de la mort imaginaire sur le déroulement du récit et voyons comment le décès est représenté dans une situation où le danger n'est pas réel.

Un des facteurs substantiels dans ces nouvelles est le mariage qui, dans un des récits, n'offre pas la satisfaction du désir, mais dans une autre nouvelle, le mariage est bien au contraire une union assez forte. Cette alliance, volontaire ou obligée, provoque des problèmes dans ces nouvelles. Lucien Febvre nous rappelle qu'au XVI^e siècle, le mariage est une chose très sérieuse : « C'est un grave devoir. Car se marier, c'est prendre une décision irrévocable. Se lier tout à jamais. » (Febvre 1971 : 311) Nous voyons que les femmes présentes dans ces nouvelles qui vivent dans une telle alliance, ne sont pas contentes et veulent trouver la jouissance avec un autre homme.

La mort, que ce soit en point central ou en arrière-plan, est tout de même un sujet important dans ces nouvelles. Nous voyons que le trépas influence les actions des personnages. Les trois nouvelles (60^{ème}, 61^{ème} et 71^{ème}), où le couple marié a un rôle majeur, nous montrent que l'idée du décès est assez importante : les narrateurs se concentrent sur les couples pour représenter le trépas qui délie les personnages, mais dans certains cas peut aussi lier. Dans la 34^{ème} nouvelle, en revanche, le point essentiel n'est pas sur le mariage, bien qu'il en soit un, mais sur les cordeliers¹ et leur comportement immoral. Dans ces récits, contrairement aux femmes, les hommes sont plus ou moins raisonnables, sauf les franciscains dans la 34^{ème} nouvelle.

¹ Selon CNRTL, *cordelier* est « Religieux, (...) de l'ordre de Saint-François d'Assise (appelés aussi Frères Mineurs ou Franciscains) ainsi nommés à cause de la cordelière à trois nœuds qu'ils portent serrée autour de leur taille, symbole de la pauvreté » (CNRTL)

1.1. La mort comme prétexte

Bien que personne ne meure dans les 60^{ème} et 61^{ème} nouvelles, la mort y est un facteur important – il s’agit de tromper les personnes qui entourent les protagonistes afin de s’enfuir. Les personnages principaux sont mariés dans les deux nouvelles et ce sont toujours les femmes traîtresses qui feignent la mort ou une maladie mortelle. Nous voyons que le lien est sacré pour les hommes qui sont fidèles à leurs femmes. Ils essaient d’empêcher le comportement immoral et de prévenir le péché. Les femmes, au contraire, n’accordent pas d’importance à leurs maris légitimes ni à l’opinion du public. D’autre part, en prenant en compte l’époque et ses considérations sur le mariage, nous pouvons comprendre que celui-ci a un autre objectif qu’aujourd’hui. Il était très souvent lié au rang : c’est pourquoi le mariage d’amour était rare à cette époque-là. Comme le dit Lucien Febvre, au XVI^{ème} siècle, il n’y a pas de mariage d’amour : « Tous et toutes repoussent le mariage d’amour. Avec force, avec violence, avec indignation » (Febvre 1971 : 322). Dans ces nouvelles, il n’y a pas de grand amour. Quoique le fait d’avoir des amants ne fût pas aussi intolérable que ça l’est aujourd’hui, certains personnages désapprouvent un tel comportement et critiquent les femmes et leurs amants.

Le premier récit que nous analysons est la 60^{ème} nouvelle racontée par Geburon. Il parle d’un homme vertueux et honnête qui avait une femme déloyale. Elle abandonne son mari et suit un chantre du roi. Dans ses lettres, le mari prie sa femme de revenir mais elle ne fait que de se moquer de lui. Par la suite, il menace de la traduire en justice. Ayant peur, la femme fait semblant d’avoir une grave maladie et puis elle feint de mourir. C’est la première fois que la mort est mentionnée, mais avant que cette scène ait lieu, il y a une longue description : le lecteur est au courant que la femme feint si bien que personne ne doute qu’elle est sérieusement malade. La réaction des autres personnes sont mentionnées très fugitivement pendant la scène de l’enterrement. Nous apercevons qu’en entendant que la femme est morte, les autres personnes n’expriment pas de sentiments importants et qu’il n’y a pas de larmes comme dans certaines autres nouvelles que nous analyserons plus tard. Cela nous autorise à affirmer qu’ils n’ont pas beaucoup de peine qu’elle soit décédée :

A cause de la nuyct qui estoit prochaine, et que les dames estoient de loing, se retirerent toutes. Et ainsy qu’elles sortoient de la maison, on leur dist qu’elle estoit trespassee, et,

en disant leur *de profundis* pour elle, s'en retournerent en leurs maisons. (Navarre 1960 : 367)

La femme est enterrée la nuit, et après que tous les autres sont partis, le chantre et sa chambrière déterrent son cercueil. Le mari pense que sa femme est morte et se marie avec une femme honnête et loyale avec laquelle il vit plusieurs années.

Pour mieux comprendre la figuration de la mort dans cette nouvelle, nous l'analysons plus précisément. La mort est souvent considérée comme une chose terrifiante et pour certains personnages, la maladie et la mort de la femme sont inattendues : au début, ils compatissent avec la femme, mais ils ne savent pas que c'est une ruse. Comme nous l'avons déjà remarqué, sa mort n'amène pas un grand deuil : sa femme ne manque pas à l'homme, et celui-ci épouse peu de temps après une autre femme. En ce qui concerne la femme déloyale, la mort est seulement un subterfuge. Cela nous amène à une situation, où d'une part, la femme exploite la méconnaissance des autres et, comme elle sait qu'en fait elle ne meurt pas, cette situation n'est plus terrifiante pour elle. D'autre part, la mort est une libération pour les deux parties. En effet, la mort les délivre d'un lien impropre : la femme est libérée de son mari qu'elle n'aime pas et l'homme de la traîtresse. Nous pouvons donc dire que la mort est bénéfique pour les deux parties. Tous vivent en paix plusieurs années. Néanmoins, la mort feinte ne couvre pas éternellement la ruse – la femme est remarquée et quand son mari apprend la nouvelle, il ne veut pas y croire :

Et demeurèrent ensemble quatorze ou quinze ans ; mais, à la fin, la renommée, qui ne peut rien celler, le vint advertir que sa femme n'estoit pas morte, mais demouroit avecq ce meschant chantre, chose que le pauvre homme dissimulla tant qu'il peut, faingnant de rien sçavoir et desirant que ce fust ung mensonge. (Navarre 1960 : 367–368)

Cela sème la confusion et la colère ; le fait que la femme est vivante, est même plus terrible pour son mari que sa mort envers laquelle il a une attitude plus tranquille. Nous voyons qu'un péché en apporte un autre : l'homme pense que sa femme est morte et se marie de nouveau. Bien qu'il ait péché à cause de son ignorance, cela reste un péché et la conséquence est sans appel : quand le public découvre le mensonge de la femme déloyale, l'homme doit abandonner sa femme honnête avec laquelle il a vécu presque quinze ans et avec laquelle il a des enfants. Sa première femme est forcée de retourner chez son propre mari parce que l'Église en a donné l'ordre et ils doivent obéir. À la fin, tous les deux, l'homme et la femme déloyale, se

haïssent. Malgré cela, elle n'a pas honte et pense que la mort serait meilleure que de retourner chez son mari. Par conséquent, il s'avère que, contrairement à l'opinion habituelle selon laquelle la mort est effrayante pour les parties, elle a une influence différente dans cette nouvelle : l'homme vit une vie heureuse sans sa femme déloyale et n'est pas content en entendant qu'elle n'est pas morte.

Dans une telle nouvelle, que l'amour et le mariage soient les facteurs importants, nous montre le fait que les narrateurs y prêtent attention et en discutent. Geburon par exemple commente à la fin de la 60^{ème} nouvelle que le mari est coupable parce qu'il ne gardait pas bien sa femme. La remarque, que Lucien Febvre fait sur l'idée de Montaigne sur le mariage, démontre que les narrateurs ne parlent pas de quelque chose de bouleversant et qu'une telle attitude dure encore quelques temps :

Ecoutez la sagesse de Montaigne prolongeant de quelques décades la sagesse des devisants : « On ne se marie pas pour soi ... On se marie autant, sinon plus, pour sa postérité, pour sa famille. » (Febvre 1971 : 322)

De plus, d'après Lucien Febvre, le philosophe soutient l'idée que l'amour est un sentiment qui est cherché hors mariage (Febvre 1971 : 322). En affirmant cette idée, Hircan dit à la fin de la même nouvelle qu'il est étrange « comme l'amour est fort, où il semble moins raisonnable ! » (Navarre 1960 : 368). C'est le cas dans plusieurs contes, y compris la nouvelle suivante.

L'Heptaméron contient un grand nombre de nouvelles où des religieux commettent des péchés. Saffredent, le narrateur de la 61^{ère} nouvelle, note à la fin de celle-ci que les mauvais ministres transforment les chaînes saintes en chaînes de Satan qui sont difficiles à rompre et que, dans cette nouvelle, les sacrements attirent les diables et les font rester plus longtemps dans la mémoire d'une personne :

Voilà, mes dames, comment les chaines de saint Pierre sont converties par les maulvais ministres en celles de Sathan, et si fortes à rompre, que les sacremens qui chassent les diables des corps sont à ceulx-cy les moiens de les faire plus longuement demeurer en leur conscience. Car les meilleures choses sont celles, quant l'on en abuse, dont l'on faict plus de maulx. (Navarre 1960 : 376)

Hircan, un des narrateurs, dit à la fin de la 60^{ème} nouvelle que certaines des femmes aiment pécher avec ceux qui ont le pouvoir de les absoudre et qu'elles « ont plus de honte de confesser une chose, que de la faire » (Navarre 1960 : 369). Par conséquent,

le désir et la volonté d'obtenir quelque chose d'interdit sont les sujets principaux qui mènent les personnages à l'anéantissement.

La deuxième nouvelle que nous analysons est la 61^{ère} nouvelle racontée par Saffredent. Ces deux nouvelles ont des traits communs : il y a aussi une belle femme qui s'est mariée avec un homme honnête. Un chanoine tombe amoureux de la femme mariée. Dès lors, ils se rencontrent souvent. Quand le mari prend connaissance de cette affaire, il essaye de l'empêcher, mais la première fois, la femme s'enfuit et est emprisonnée à cause de cela. Après, elle feint d'avoir une maladie mortelle. Tous pensent qu'elle mourra bientôt et la femme réussit à s'enfuir. À la fin, après que la femme ait été punie, son mari la reprend et dès lors ils vivent en paix et amitié.

Ce qui est éminent dans cette nouvelle, et qui la distingue de la 60^{ème} nouvelle, c'est que le mari est vraiment inquiet en entendant que sa femme est malade et il essaie de la secourir ; à la fin l'homme pardonne à sa femme le fait qu'elle voulait l'abandonner. En ce qui concerne le récit, nous remarquons qu'il y a aussi une longue description de la maladie. Durant cette période, la femme se confesse, reçoit le saint Sacrement, etc. Tous pensent qu'elle mourra et la laissent seule dans sa chambre. Contrairement à la première nouvelle, dans laquelle la femme fait semblant d'avoir une si grave maladie qu'elle va mourir dans peu de temps, dans cette nouvelle, au lieu de feindre d'être morte, elle s'enfuit.

Nous voyons que les deux nouvelles se ressemblent par certains détails et plus précisément, comme nous observons essentiellement la thématique de la mort, nous pouvons remarquer que l'objectif, dans ces deux nouvelles, est le même : d'abuser le public. Cependant, les contes se distinguent par l'utilisation de l'élément de la mort : dans la 60^{ème} nouvelle où la femme feint d'être morte, elle réussit à garder son secret pendant longtemps et à vivre avec son amant, mais dans la 61^{ème} nouvelle celle qui ne feint pas la mort et décide simplement de s'enfuir échoue dans son entreprise et elle est rattrapée et emprisonnée très rapidement. D'autre part, nous voyons que la mort a une grande influence et la présence, ou l'absence, de ce facteur change la conclusion des nouvelles. Par conséquent, comme la ruse entraîne des conséquences en chaînes, nous pouvons dire que le mari dont la femme feint d'être morte depuis quinze ans, ne lui pardonne pas une telle méchanceté et déteste sa femme pour avoir détruit sa vie. Pour l'autre homme, dont la femme n'est pas perdue pendant plusieurs années et qui n'est pas considérée comme morte, il est plus facile de lui pardonner et

de l'aimer comme avant.

Le péché plus léger mérite une punition plus indulgente, mais le péché plus grand implique des conséquences plus graves ainsi la punition est plus grave. Nous voyons que la punition suit du péché. La punition peut s'exprimer dans deux façons : au sens métaphorique et au sens diégétique. Dans le cas de ce premier, il s'agit plus ou moins d'interprétation : d'une part, nous proposons notre propre interprétation ou d'autre part, le texte permet dans un autre niveau d'interpréter la situation d'une certaine manière. En ce qui concerne le niveau diégétique, l'interprétation s'appuie sur le contenu du texte. Dans la 60^{ème} nouvelle, la punition est au sens métaphorique. Nous pouvons apercevoir plus tard qu'une punition, y compris la mort comme une punition, est au sens diégétique dans les nouvelles.

1.2. La mort comme une fausse alerte

Dans cette partie nous nous concentrons sur deux autres nouvelles où la mort est seulement imaginaire, comme dans la 34^{ème} nouvelle où une vraie maladie menace la vie d'un personnage et dans la 71^{ème} nouvelle où la peur devant la mort est causée par un malentendu. La mort y est au premier plan et l'idée de mort potentielle a une fonction importante.

Dans la 71^{ème} nouvelle racontée par Parlamente, la mort est plus réelle quoique la fin soit positive, c'est-à-dire que le personnage qui semble proche de la mort, se met à guérir. Malgré cela, le danger de mourir est une notion importante dont nous analysons l'influence dans le récit. Cette nouvelle a quelques traits communs avec celles que nous analysons dans le sous-chapitre précédent : la mort et la maladie sont liées à une femme qui en réalité ne meurt pas ; à première vue, le comportement d'un des personnages n'est pas moral. Néanmoins, cette femme est sérieusement malade, très faible et incapable même de parler. Le mari va voir sa femme et la trouve dans une telle condition, qu'elle aurait « plus de besoin de confesseur que de medecin » (Navarre 1960 : 422). La femme a perdu tout espoir, elle demande la croix et reste dans son lit. L'histoire semble finir malheureusement mais l'homme ranime sa femme grâce à son spectacle inattendu.

L'intrigue principale dans cette nouvelle est l'attitude face à la maladie qui peut mener jusqu'à la mort. La femme s'estime plus malade qu'elle ne l'est en réalité. Au début, l'homme est très inquiet et prend soin de sa femme ; il est très désespéré et se plaint. Cette scène est décrite assez brièvement ; les sentiments du mari sont mentionnés en une phrase mais dans la situation suivante, dès que l'homme remarque leur belle chambrière, la description est plus détaillée. Quoique cette nouvelle soit une des plus courtes sélectionnées dans notre corpus, l'auteur consacre une assez longue partie à décrire les plaintes du mari à la chambrière et, en plus, son comportement familial envers elle. Dans cette partie, le mari, en craignant que sa femme meure, dit deux fois qu'il meurt aussi. Pour cette raison, nous pouvons dire que ses arguments sont trop exagérés :

M'amyé, je me meurs, je suis pis que trespasé de veoir ainsy morir ta maistresse ! Je ne sçay que faire, ne que dire, sinon que je me recommande à toy ; et te prie prendre le soing de ma maison et des mes enfans. Tiens les clefz, que j'ay à mon costé. Donne ordre au mesnaige, car je n'y sçauois plus entendre. (Navarre 1960 : 423)

S'étant plaint à la chambrière, l'homme s'agrippe à elle et la jette sur le lit. Nous pouvons remarquer que la mort est directement ou par ricochet mentionnée plusieurs fois pendant toute la nouvelle : au début, la femme se tait et son mari crie qu'il la perd, mais à la fin, à cause d'un tel comportement du mari, l'épouse commence à crier qu'elle n'est pas encore décédée. De ce fait, nous remarquons que la mort est étroitement liée à ce récit et les personnages en parlent tout au long de la nouvelle, mais cependant, la mort elle-même est absente.

Nous pouvons comprendre que le mari ne pense pas sérieusement sa propre mort : si l'homme avait vraiment l'intention de mourir ou s'il se sentait mourir, il n'aurait pas annoncé ce fait plusieurs fois. Un personnage qui souffre formellement de mort, n'en avertit pas le public, mais garde ses sentiments pour lui-même et meurt en silence. Selon Claude Bersay, « [l]a plupart des gens se taisent et meurent sans s'exprimer » (Bersay 2008 : 130). De plus, il ajoute que « [l]es mourants remarquent le vide qui se crée autour d'eux lorsque leur état s'aggrave. Ils le sentent et se réfugient dans le mutisme. Le grand malade est seul au monde ». (Bersay 2008 : 130)

Il est important de préciser que d'après Jacques Lavaud, « (...) dans son œuvre essentielle, l'*Heptaméron*, Marguerite esquisse des tentatives d'étude psychologique qui en font un précurseur du roman moderne ». (Lavaud 1932 : 71) Par conséquent,

nous pouvons dire qu'il y a quelques principes qui se réfèrent aux éléments psychologiques dans cette nouvelle. De plus, cet aspect est éminent dans celle-ci, attendu qu'à la fin du récit, le protagoniste l'emporte sur la maladie.

Comme nous l'avons déjà remarqué, c'est la femme qui court le péril de mourir dans la 71^{ème} nouvelle : elle se sent désespérée et ne pense pas pouvoir en guérir. La réaction de l'homme semble étonnante à première vue ; le narrateur commente à la fin du récit :

Vous voyez, mes dames, l'ypocrisie des hommes : comme pour un peu de consolation ilz oblyent le regret de leurs femmes ! (Navarre 1960 : 423)

Généralement, ces agissements sont considérés comme immoraux et insupportables parce que sa femme est encore vivante et elle voit l'espièglerie de son mari. Malgré cela, l'homme ne veut pas tromper sa femme. Il nous semble qu'en réalité, la situation est complètement contraire : en observant l'influence de son comportement, et aussi le déroulement des événements, nous pouvons dire que l'objectif du mari est d'irriter sa femme afin qu'elle s'attache à guérir. Quoique des narrateurs interprètent ce récit différemment et que, pour les uns, le mari ne se sente pas concerné par sa femme, Hircan exprime une opinion différente :

Que savez-vous, dist Hircan, s'il avoit oy dire que ce fut le meilleur remede que sa femme pouvoit avoir ? Car, puisque par son bon traictement il ne la pouvoit guerir, il vouloit essayer si le contraire lui seroit meilleur : ce que très bien il experimenta. Et m'esbahys comme vous qui estes femmes, avez declairé la condition de vostre sexe, qui plus amender par despit que par douceur (Navarre 1960 : 423)

De même, en nous concentrant sur la fin de la nouvelle, nous remarquons que la femme parle la première fois depuis deux jours quand l'homme commence à batifoler avec leur chambrière. La femme est très fâchée contre eux et bien que sa voix soit faible, elle crie deux fois qu'elle n'est pas encore morte. À partir de ce moment, elle commence à guérir. Comme Mireille Lavoie *et al.* le disent, « (...) la vie — là où prend place le mourir — et la mort ne peuvent tout simplement pas coexister » (Lavoie *et al.* 2009 : 68) et « [l]e phénomène de la fin de vie se manifeste ainsi selon trois étapes distinctes : le mourir, l'instant de la mort et la mort » (Lavoie *et al.* 2009 : 69). Nous pouvons constater le même fait également dans ce récit : le mourir, l'instant de la mort et la mort ne sont pas tous représentés ; ici, seule la

première étape est présente – la femme semble mourir mais dès qu'elle commence à parler, elle se met à guérir et elle n'est plus irritée contre son mari :

Et, depuis ceste heure-là, commença du guerir : qui ne fut, sans souvent reprocher à son mary le peu d'amour qu'il lui portoit. (de Nvarre 1960 : 423)

Nous pouvons dire que dans ce cas, la punition n'est pas exprimée explicitement et est ainsi au sens métaphorique.

Le deuxième récit analysé est la 34^{ème} nouvelle racontée par Nomerfide. Dans celle-ci, la mort ne menace réellement aucun personnage mais est seulement un malentendu. L'objectif du narrateur est de faire rire ses compagnons : le trépas est présenté comme une chose terrifiante, mais malgré cela, l'horreur tourne en une histoire drôle. En plus, pour le lecteur, ou pour les devisants, il y a également des épisodes amusants. Cette histoire est différente de toutes les autres nouvelles que nous avons déjà analysé : personne n'est malade ni ne feint une maladie et, en outre, le protagoniste ne pense pas à la mort, mais au moyen de se sauver, d'échapper au danger et de rester vivant.

Celle-ci est la seule qui contient des facteurs comiques qui d'une part sont liés au fait que les cordeliers interprètent de manière incorrecte les paroles d'un homme et d'autre part à leur plan d'action absurde. Comme le dit Oisille, une des narratrices, à la fin du récit, ce sont toujours les folies qui nous font rire :

(...) nous sommes plus enclins à rire d'une follye, que d'une chose sagement faicte.
(Navarre 1960 : 252)

De même, Hircan précise qu'à son avis, il n'y a personne qui puisse se garder de rire de cette histoire. Nous analysons comment l'idée de la mort, qui habituellement est considérée comme définitive, permet de jouer avec l'adaptation de cette conception selon les différents personnages de cette nouvelle.

Les initiateurs qui mettent en marche l'enchaînement des événements, sont à nouveau des cordeliers qui n'agissent pas comme il faut. Il y a deux moines qui restent pour la nuit chez un boucher et sa femme, et écoutent de manière indiscrete ce que le propriétaire dit à sa femme. Ils entendent que l'homme a envie de tuer un des cordeliers le lendemain :

M'amyé, il me fault demain lever matin pour aller veoir nos Cordeliers, car il y en a ung bien gras, lequel il nous fault tuer ; nous le sallerons incontinant et en ferons bien nostre proffict. (Navarre 1960 : 251)

Mais ce que les franciscains ne savent pas, c'est que l'homme parle de ses cochons. Ainsi les convives pensent qu'il veut assassiner l'un d'entre eux qui est grassouillet. Par conséquent, la situation humoristique est créée par les noms étranges que l'homme donne à ses animaux et par les deux personnages opposés parmi lesquels l'un est mince et l'autre en surpoids. Nous pouvons dire que ce n'est pas accidentel que Marguerite de Navarre fait un parallèle entre le cochon et le cordelier. Bien que le franciscain ne fasse pas un grave péché dans cette nouvelle, c'est tout de même un religieux de qui l'auteur se moque.

L'homme est énormément choqué par le fait qu'il ne lui reste seulement qu'un jour à vivre et qu'il sera assassiné. L'autre franciscain n'a pas moins peur, mais il leur est impossible de sortir par la porte :

Et, veu qu'ilz estoient enfermez en leur chambre, de laquelle ilz ne povoient sortir sans passer par celle de l'hoste, ilz se devoient tenir bien seurs de leur mort, et recommander leurs ames à Dieu (Navarre 1960 : 251)

Celui qui est maigre réussit à s'enfuir par la fenêtre, mais l'autre, en essayant de sauter dehors, se blesse et se cache dans une étable à la place des cochons où il reste jusqu'au lendemain matin. Ici nous pouvons remarquer une autre situation comique : par une contingence, le cordelier s'enferme dans l'étable de l'hôte ; il finit par accident dans le lieu où l'homme ira tuer son cochon ou, comme il le nomme, son cordelier.

Le lendemain, l'homme va tuer le cochon. Dès que l'homme arrive à l'étable, un couteau à la main, il commence à appeler sa bête :

Et quant il arriva au tect, auquel le Cordelier s'estoit caché, commença à cryer bien hault, en ouvrant la petite porte : « Saillez dehors, maistre Cordelier, saillez dehors, car aujourd'huy j'auray de vos boudins ! » (Navarre 1960 : 251–252)

Le cordelier, en sortant à quatre pattes hors de l'étable, supplie l'homme d'avoir pitié de lui. Le franciscain est effrayé et pense en vérité que c'est de lui qu'il veut fabriquer une saucisse. Il est à noter que le personnage principal est dans un lieu où il ne devrait pas être ; la confusion dure assez longtemps et la peur de ce franciscain devant la mort est tellement immense qu'il ne peut pas réfléchir clairement.

Contrairement à lui, la femme et son mari ont peur à cause de l'idée que cordelier est furieux contre eux d'avoir nommé un cochon cordelier. Tous les individus sont désorientés, mais à la fin cet incident s'arrange, leur peur tourne en rire, sauf pour le cordelier qui s'est blessé à la jambe, et qui n'est pas très content.

Nous pouvons dire que, dans cette nouvelle, la curiosité humaine cause le désordre. L'idée de la fin de la vie est représentée comme une chose terrifiante. C'est la conséquence du comportement irrationnel des personnages qui troublent l'ordre et, en espionnant l'homme et sa femme, agissent contre la morale. Des planches, qui sont à propos mal jointes, entre la chambre des hôtes et celle des cordeliers les attirent. Le lecteur voit deux « mondes » : celui des franciscains et celui des hôtes. Les uns croient au danger – la mort ou, plus précisément, le meurtrier dont ils croient qu'il veut ôter la vie au cordelier – se tiennent en embuscade. Les autres ont peur de la colère des convives. Bien que ce ne soit pas un grave péché et que l'horreur est seulement imaginaire pour les protagonistes, cordelier sera puni, mais ce n'est pas très grave. La punition est plutôt au sens métaphorique : le texte nous permet une telle interprétation.

Ce texte donne l'opportunité de la comédie : comme le lecteur sait la vérité, il n'a pas peur. Bien au contraire : plus l'horreur du cordelier est grande, plus la situation est comique pour un lecteur.

En juxtaposant la 71^{ème} et la 34^{ème} nouvelle, nous voyons que le motif de la mort peut être représenté sans une scène de mort directe. Dans les récits, les personnages parlent ou pensent seulement à la mort durant toute la longue période au cours laquelle l'action essentielle se déroule. De même, nous remarquons que dans ces deux histoires, les protagonistes ne veulent pas mourir. Même si la femme de la 71^{ème} nouvelle semble accepter au début qu'elle meurt à la fin la femme retrouve sa force et, en colère contre son mari, elle prétend pour son époux ainsi que pour elle-même qu'elle n'est pas morte.

1.3. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons analysé la mort imaginaire. Dans la première partie, nous nous sommes concentrés sur la mort feinte où le récit était centré sur la pensée

du décès des personnages. Dans la deuxième partie, nous avons choisi deux nouvelles où la mort ne se réalisait pas : dans l'une des histoires, le danger était plus réel, mais en ce qui concerne l'autre récit, il s'agissait d'une nouvelle comique.

Ces quatre nouvelles, que nous avons sélectionnées dans notre corpus, nous montrent que, selon le personnage et ses attitudes, la pensée du trépas peut être utile, par exemple pour la femme dans la 60^{ème} nouvelle, ou bien terrible, par exemple pour le cordelier dans la 34^{ème} nouvelle.

Toutes ces nouvelles se ressemblent en un point important : il s'agit toujours de la mort qui est liée à l'horreur ou au chagrin, mais la mort réelle est absente. Le trépas, ou le motif du trépas, est représenté comme un moyen de tromper ou de faire peur.

Comme nous avons vu dans les premiers récits (la 60^{ème} et la 61^{ère} nouvelle), les protagonistes manquent d'amour dans leur mariage et cela est la raison pour laquelle les femmes s'enfuient et cherchent ce sentiment chez un autre homme. Nous pouvons dire qu'un tel comportement est causé aussi par le désir qui est un facteur dangereux dans ces nouvelles.

Pour conclure, nous voyons qu'un tel plan d'action par ces femmes est inadmissible, blâmable et mérite une punition. Lucien Febvre confirme ce fait :

Le mariage qu'il définit est intangible. Le briser, s'en évader : un des plus gros péchés que l'homme puisse commettre. Et les laïcs, faisant écho, ajoutent : un des plus grands crimes. Puni en conséquence. (Febvre 1971 : 304)

2. La mort violente

Dans cette partie nous analysons les nouvelles où les personnages meurent réellement. Ce chapitre est divisé en deux parties : dans la première partie, nous analysons plus précisément la 9^{ème}, la 23^{ème}, la 50^{ème} et la 70^{ème} nouvelle. En ce qui concerne la 10^{ème} nouvelle, comme c'est une histoire très longue, nous ne l'analysons pas en détails, mais faisons seulement quelques notes substantielles. Il y a treize récits dans le corpus du deuxième sous-chapitre et à cause de cela, nous avons choisis certains d'entre eux sur lesquels nous nous concentrons plus précisément. Ce sont la 2^{ème}, la 23^{ème}, la 31^{ème}, la 32^{ème} et la 70^{ème} nouvelle. Et, comme la 10^{ème} nouvelle dans la partie précédente, nous faisons seulement quelques remarques sur les autres nouvelles dans ce sous-chapitre.

Les sujets principaux, que nous présentons, sont l'amour et le désir. Comme nous l'avons déjà remarqué dans le chapitre précédent, le désir cause des problèmes et, de plus, dans ces nouvelles, c'est même un facteur mortel ; les personnages souffrent à cause de cela.

Nous analysons le comportement des protagonistes, les différents péchés qu'ils commettent et les conséquences. Il est à noter que, dans un des cas, un personnage méchant et pécheur est puni, mais dans un autre cas, il s'en sort.

2.1. Les suicides

Dans les nouvelles choisies dans cette partie, nous voyons la mort volontaire causée par un autre événement qui est très souvent lié au péché. Le désir, que les personnages ne peuvent pas réfréner, les force à commettre des actes immoraux et les conséquences sont graves, voire mortelles.

Le premier récit que nous analysons, est la 23^{ème} nouvelle racontée par Oisille. Elle relate une histoire d'un religieux commettant des péchés qui vont le conduire à une fin malheureuse.

Il s'agit d'un cordelier qui rend visite à une famille dans laquelle le maître de famille accorde une très grande confiance aux franciscains. Quand le mari pose une question

provoquante, le cordelier dit au début à son hôte que c'est est un péché mortel que de coucher avec sa femme pendant qu'elle est en couche. Il y avait les lois qu'il fallait suivre dans cette époque-là. Nous pouvons dire qu'en ce moment-là, le cordelier est honnête donne une réponse compétente. Maurice Daumas confirme une telle attitude propre à la renaissance :

Au XVI^e siècle, on préconise de ne pas s'approcher de l'épouse enceinte ou indisposée et de respecter la période de purification après l'accouchement. Selon les cas, on ne pêche pas, on pêche véniellement ou mortellement. (Daumas 2004 : 21)

Le premier péché, que le cordelier fait à table pour dîner, est qu'en regardant la femme, un désir très fort apparaît dans son cœur :

Et, ainsy que le feu peu à peu s'allume tellement qu'il vient à embraser toute la maison, or, pour ce, le frater commença de brusler par telle concupiscence, que soudainement delibera de venir à fin du desir, que, plus de trois ans durant, avoit porté couvert en son cueur. (Navarre 1960 : 187–188)

Néanmoins, à cause du désir qui s'est enflammé le feu dans le cœur du franciscain, il change son avis et, en ayant un objectif immoral, dit un peu plus tard que l'homme peut le faire, mais il n'est pas permis de parler avec sa femme et il doit aller dans la chambre deux heures après minuit. Le religieux, en allant chez la femme au lieu de son mari, commet un péché grave.

Quand le couple marié comprend finalement la méchanceté de leur hôte, le mari n'accuse pas sa femme, mais sait qu'ils sont tous deux les victimes de l'escroquerie. La femme, en étant en larmes et vraiment choquée, reste dans la chambre et supplie son mari de se venger du franciscain qui l'a déshonoré. Nous voyons que l'homme est dévoué et honnête : premièrement, il obéit au conseil du cordelier ; deuxièmement, il comprend tout de suite que le franciscain est coupable ; et troisièmement, il aime et respecte sa femme et son honneur. D'un côté, le mari n'est pas tout à fait innocent car c'est lui qui a posé les questions qui condamnaient leur hôte à commettre un tel péché et, de plus, il se confiait aveuglement au religieux, mais malgré cela, il essaye de réparer son erreur.

La femme, de son côté, est véritablement désespérée et la plus malheureuse personne du monde. De plus, elle pense qu'elle est coupable de ce qui s'est passé. Dans une telle tristesse, la pauvre femme fait une chose qu'un vrai chrétien ne serait jamais permis de faire : elle prend une corde de son lit et s'étrangle. Cette action horrible ne reste pas la seule catastrophe : dans l'agonie, la femme tue son enfant par accident :

Allors, vaincue de la douleur, poulcée du desespoir, hors de la congnoissance de Dieu et de soy-mesmes, comme femme enragée et furieuse, print une corde de son lict et de ses propres mains s'estrangla. Et, qui pis est, estant en l'agonie de ceste cruelle mort, le corps qui combattoit contre icelle se remua de telle sorte, qu'elle donna du pied sur le visaige de son petit enfant, duquel l'innocence ne le peut garentir qu'il ne suyvist par mort sa doloireuse et dolente mere. (Navarre 1960 : 191)

Par conséquent, c'est le désir qui cause cette situation : la femme n'avait pas couchée avec son mari depuis longtemps et bien qu'elle ne sache pas que le cordelier l'abuse, elle a honte d'avoir commis un tel péché. La foi doit donner les instructions pour agir raisonnablement, mais la femme est si triste qu'elle oublie Dieu et la raison. Nous remarquons que le désir et la religion se croisent et la conséquence est catastrophique. Il est aussi important de noter que son suicide est spontané : la femme est décrite comme enragée et furieuse ; les phrases *enragée et furieuse* et *hors de la connaissance de Dieu et de soi-même* nous montre qu'elle n'est pas capable de penser rationnellement.

La mort de la femme et de son enfant est d'un côté une punition qui est au sens métaphorique : selon le texte, nous pouvons proposer une telle interprétation. De l'autre côté, ces décès sont aussi des facteurs amplificateurs : le frère de la femme, qui voit cette scène épouvantable, pense que son mari est coupable et se précipite pour la venger. Les hommes se battent, puis ils se fatiguent et le mari a désormais la possibilité de demander la cause d'une telle attaque. Le frère comprend son erreur, mais cela ne sauve pas la vie de l'homme : le lendemain il meurt. Nous reviendrons sur cette nouvelle plus tard, dans le sous-chapitre suivant.

Le désir est une notion principale également dans la 10^{ème} nouvelle. Il y a un homme, Amadour, qui n'a pas le droit à l'héritage, mais qui est un soldat courageux. Cet homme est tombé amoureux de Floride, mais il ne peut pas se marier avec elle. Grâce à sa gloire, il acquiert très facilement la protection de Floride et de sa mère. Amadour prétend la chasteté, pour ne pas trahir son dessein – de posséder la fille. La mort qui provoque un autre événement immoral ou méchant, est également présente dans cette nouvelle : quand Avanturade, la femme d'Amadour et la personne proche de Floride, tombe et meurt, l'homme ne peut plus être autour de sa bien-aimée, il cède à son désir et essaye de violer Floride. Il est à noter qu'Amadour dit à Floride que, quand « l'amour force le corps et le cueur, le peché soynt jamais imputé » (Navarre 1960 : 73). Par conséquent, nous voyons qu'il y a deux personnages qui ont

les idées différents ; Amadour se comporte vertueusement, mais, en réalité, sa pensée est très pécheresse.

Contrairement à l'histoire précédente, où le cordelier commet un péché mais ceux qui seront punis, sont les autres, dans la 10^{ème} nouvelle, c'est Amadour qui commet un péché et il sera puni : dans une scène dramatique, nous voyons la chute de cet homme. À la fin, Amadour, en étant dans une guerre, agit très étrangement et en un instant, il se trouve entouré d'ennemis et, en baisant la croix de son épée, il se tue :

Amadour, avant faict son effort de retirer ces deux corps, pensa si peu pour luy, qu'il se trouva environné d'un grand nombre de Mores ; et luy, qui ne vouloit non plus estre prins qu'il n'avoit sceu prendre s'ame, ne faulser sa foy envers Dieu, qu'il avoit faulsée envers elle, sçachant que, s'il estoit mené au Roy de Grenade ; il mourroit cruellement ou renonceroit la chrestienté, delibera ne donner la gloire ne de sa mort ne de sa prinse à ses ennemys ; et, en baisant la croix de son espée, rendant corps et ame à Dieu, s'en donna ung tel coup, qu'il ne luy en fallut point de secours. Ainsy morut le pauvre Amadour, autant regretté que ses vertuz le meritoient. (Navarre 1960 : 82)

Nous voyons que, dans un des cas, le comportement immoral apporte une punition énorme de la personne pécheresse et dans un autre cas, ce sont les autres qui souffrent à cause du péché d'une personne. Dans la 10^{ème} nouvelle, le texte nous permet d'interpréter le suicide d'Amadour comme une punition qui est exprimée métaphoriquement. Nous pouvons dire que le suicide d'Amadour est plus considéré que celui de la 23^{ème} nouvelle ; les mots *en baisant la croix* montrent qu'il pense à Dieu et qu'il est tout à fait conscient de la gravité de son acte.

Le récit suivant que nous analysons est la 50^{ème} nouvelle raconté par Longarine. Elle parle d'une histoire d'amour qui finit par un suicide. Un gentilhomme, Jehan Pietre, aime une dame qui l'aime aussi mais l'homme ne peut pas avoir la réponse qu'il désire. Puis, Jehan tombe malade et on lui ordonne la saignée. La femme, en ayant des remords, va le voir. L'homme est si content qu'il n'aperçoit pas que, en un instant, la plaie de son bras s'ouvre ; il perd beaucoup de sang et décède dans les yeux de sa bien-aimée :

Lors, amour, qui les avoit trop unys ensemble, fait en sorte que, en departant d'avecq s'ame, son ame departyt de son corps ; et, pour la grande effusion de sang, tumba tout mort aux piedz de sa dame, qui demoura si hors d'elle-mesmes par son estonnement, en considerant la perte qu'elle avoit faicte d'un si parfaict amy, de la mort duquel elle estoit la seulle cause. (Navarre 1960 : 325)

Nous voyons que, comme dans les histoires précédentes, il s'agit du désir, mais dans ce cas, l'amour est moral et les protagonistes ne se comportent pas comme dans les autres nouvelles où il s'agit du péché de tromperie ou de viol. Nous pouvons même dire que l'attitude de la femme est un peu trop réticente : en réalité, elle aime cet homme, mais avec son refus, elle cause la maladie de l'autre personnage. De même, l'homme n'est non plus innocent de sa mort : en entendant la bonne nouvelle, il devient trop folâtre. De plus, le désir est toujours un facteur qui cause des problèmes dans ces histoires et, comme nous remarquons ici, l'homme se soumet au désir qui cause la malheureuse fin.

Malgré tout, le trépas de l'homme peut être aussi considéré comme un suicide, quoique pas intentionnel, mais plutôt par une imprudence et un accident. Ennasuite mentionne ce fait à la fin de la nouvelle en disant :

Toutesfois, si les hommes se veulent tuer eulx-mesmes, les dames ne les en peuvent pas garder. (Navarre 1960 : 325)

Dans ce cas, la mort de l'homme est une punition au sens métaphorique : nous pouvons dire qu'il est puni à cause de sa bêtise.

L'influence de cette mort est un autre facteur commun aux nouvelles précédentes : la mort de l'homme incite la femme à commettre un suicide. Elle porte le corps avec une chambrière dans la rue, prend une épée et se tue :

(...), en prenant l'espée du trepassé, se voulut joindre à sa fortune, et, en punissant son cœur, cause de tout le mal, la passa tout au travers, et tomba son corps mort sur celluy de son amy. (Navarre 1960 : 325)

Cela nous montre que son regret est si énorme et son amour si grand qu'elle ne trouve pas d'autre solution que de suivre son bien-aimé. Elle se sent responsable du décès de l'homme et, si la mort de ce dernier n'est pas volontaire, la femme décide elle-même d'y laisser vie. Cependant, son suicide n'est pas vraiment spontané : quand la femme remarque le corps de son ami, elle est étonnée et elle ne se tue pas immédiatement, mais après qu'elle l'ait porté dans la rue. Comme nous pouvons remarquer dans la description de la scène où elle se tue, selon la narratrice, son trépas est une punition pour son cœur parce qu'elle n'a pas avoué son amour avant. Nous pouvons considérer le décès de l'homme comme une punition au sens métaphorique, mais le trépas de la femme comme une punition au sens diégétique. Elle a de grands

remords et nous pouvons dire que, symboliquement, les protagonistes se rejoignent dans la vie après de la mort, quand le corps de la femme tombe sur l'homme.

Dans la 9^{ème} nouvelle racontée par Dagoucin, il y a un homme extrêmement vertueux, mais pauvre, qui aime tellement une demoiselle qu'il préfère mourir que désirer une chose qui la déshonorerait. Les parents de la fille craignent le scandale et interdisent à cet homme de visiter leur maison. Après cela, l'homme tombe malade ; il supplie d'embrasser la fille avant la mort et meurt devant les yeux de la demoiselle et sa mère :

Et, en ce disant, la reprint entre ses bras par une telle vehemence, que, le cueur affoibly ne pouvant porter cest effort, fut habandonné de toutes ses vertuz et esperitz ; car la joye les fait tellement dilater que le siege de l'ame luy faillyt, et s'envolla à son Createur.
(Navarre 1960 : 52)

Il ne s'agit pas tout à fait de suicide, mais nous pouvons dire que l'amour malheureux et le comportement trop vertueux ont fini par la mort et il est possible que l'homme eût pu éviter un tel destin. L'homme n'a pas la force de lutter pour sa vie et il ne le veut pas parce qu'il sait que, d'une façon ou d'une autre, la fille se mariera avec un autre homme.

Nous pouvons apercevoir une raison supplémentaire pour laquelle il décède : à cause de la pauvreté de cet homme, personne ne l'écoute. Cela cause une situation dans laquelle il n'a pas de possibilité de parler et de se défendre. C'est-à-dire que l'homme pauvre n'a pas de pouvoir. Comme l'affirme Calogero Giardina, le protagoniste « meurt parce que la parole lui est interdite » (Giardina 1990 : 36). Il constate aussi le lien entre la pauvreté et le pouvoir : « Sa pauvreté ne lui conférant aucun pouvoir, il ne peut avoir accès à la parole » (ibid). Par conséquent, l'homme n'enfreint pas les prescriptions, mais avec cela, il cause sa propre mort. Nous pouvons dire que dans le niveau métaphorique, la mort de l'homme est la punition.

La dernière histoire que nous analysons dans cette partie, est la 70^{ème} nouvelle racontée par Oisille. Celle-ci est un récit typique dans *L'Heptaméron*, c'est-à-dire, comme dans beaucoup d'autres nouvelles, l'intrigue est liée au désir et à l'amour. Il s'agit d'une duchesse qui désire un homme. Ce dernier aime une autre femme, mais ils gardent leurs relations en secret. Quand la duchesse entend cette nouvelle, elle cause la mort de la femme que l'homme aime et cela provoque à son tour le décès de ce dernier. À la fin, le duc tue la duchesse pour la punir.

Les protagonistes sont un duc, sa femme et un gentilhomme qui demeure dans leur maison. Dans cette nouvelle, c'est la duchesse qui n'est pas vertueuse : elle ne se contente pas uniquement de l'amour de son mari et essaye de séduire le gentilhomme qui est, pour le grand chagrin de la duchesse, très sage et honnête. Comme nous remarquons, cette femme ne se comporte pas de la manière qui serait appropriée à une duchesse ; elle fait tout pour attraper la marque d'intérêt d'un autre homme et s'il ne fait pas attention à elle, la femme va l'interroger.

Le fait qu'en entendant une réponse sage, la duchesse l'aime plus fort, nous montre que cette femme aime bien le secret et ainsi que ce qui n'est pas facile à atteindre. Cela augmente à son tour son comportement et ses pensées pécheresses parce que cela l'encourage et elle n'arrête pas d'essayer de parvenir à ses fins.

Les allusions ne finissent pas comme la femme veut et elle parle franchement à ce gentilhomme en demandant ce qu'il pense à propos de l'idée d'être à son service. Nous pouvons considérer l'homme comme un peu naïf parce qu'il ne comprenait pas les gestes précédents ou qu'il ne voulait pas les comprendre, mais en entendant ces paroles, il reste songeur. D'autre part, ce qui est plus probable, il peut essayer d'éviter une situation désagréable : il dit que c'est l'honneur d'être au service de celle-ci et de son mari. D'une façon ou d'une autre, à la fin, la femme se venge de son comportement vertueux.

La femme, s'étant déshonorée, retourne la situation et accuse ce gentilhomme d'un comportement immoral. Elle est en même temps si triste et si furieuse qu'un moment elle veut se tuer, et d'un autre elle veut vivre pour se venger du gentilhomme. Comme nous remarquons, la femme ne se comporte pas moralement bien, elle pense même au suicide, mais elle ne le réalise pas. La duchesse choisit de feindre d'être tombée enceinte et aussi d'être tombée malade, mais le duc comprend que ce n'est pas la cause de sa tristesse. Elle, en étant en larmes, ment à son mari et affirme sournoisement que le gentilhomme a voulu la déshonorer. Nous voyons ici un trait commun aux nouvelles dans le premier sous-chapitre où les femmes ont feint d'être malades pour obtenir leur volonté. De plus, la ruse est encore importante dans cette nouvelle pour amplifier son mensonge et pour que son mari la croie plus facilement.

La duchesse commande à son mari de trouver qui est la femme que le gentilhomme aime. L'homme avait donc été forcé de trahir sa bien-aimée au duc. La duchesse

contraint son mari de lui dire ce qui elle est. Dans une fête, où il y a également la dame que le gentilhomme aime, la duchesse dit à cette femme qu'elle est au courant de son affaire avec cet homme. Après cela, il y a une vraiment longue scène où la bien-aimée du gentilhomme se plaint et finalement elle se laisse tomber par terre. Le gentilhomme qui la trouve dans une situation misérable, lui demande la cause, mais elle est si faible qu'elle meure et une damoiselle fait part de ce qu'elle a entendu. Après cela suit une longue description de la complainte de l'homme : il voudrait être puni de cette trahison à la place de cette dame. Il sent une telle culpabilité qu'à la fin, il se tue :

Et, à l'heure, se levant de dessus le corps, comme ung homme forcené et hors du sens, tira son poignard, et, par grande violence, s'en donna au travers du cueur ; et de rechef print s'amyé entre ses bras, la baisant par telle affection, qu'il sembloit plus estre attainct d'amour que de la mort. (Navarre 1960 : 416–417)

Dans ce cas, le suicide est spontané : après une longue complainte, l'homme est *hors du sens* quand il se suicide. Cela nous montre qu'il n'est pas capable de penser rationnellement. De plus, l'homme se donne un coup avec une grande violence qui nous montre qu'il est vraiment désespéré et ne pense qu'à sa mort. Il est notable que le gentilhomme n'accuse pas une seule fois la duchesse, même pas à la fin quand il dit au duc que lui-même et le duc sont coupables d'une telle situation. Le duc, en comprenant que la duchesse a dévoilé le secret, la tue.

Par conséquent, nous voyons que le désir de la duchesse est la raison pour laquelle souffrent les personnes innocentes, mais à la fin, la femme est punie. Dès le début, la duchesse avait un plan méchant et, dans une grande fureur et crainte, elle ment et veut se venger de celui qui l'a rejeté. Comme dans la 23^{ème} nouvelle, nous remarquons également dans celle-ci l'inquiétude et l'impatience : les protagonistes font des déductions et des décisions un peu précipitées. Cela cause la mort de la dame qui provoque le suicide du gentilhomme. Comme l'homme demande pourquoi il n'est pas puni à cause de sa trahison, mais la dame, nous voyons que le décès de cette femme est une punition pour l'homme au sens diégétique. Ce dernier accuse lui-même et de ce fait, sa mort peut aussi être considérée comme une punition au sens diégétique.

Nous remarquons un trait commun dans toutes ces histoires : c'est le désir qui incite les personnages au comportement immoral ou inconsidéré. Dans la 10^{ème}, la 23^{ème} et

la 70^{ème} nouvelle, les protagonistes commettent un péché ou ont des pensées pécheresses. Nous pouvons dire que dans un des cas, c'est la personne immorale qui est punie, mais dans les autres cas souffrent ceux qui sont plus ou moins innocents. La 50^{ème} nouvelle, au contraire, est la seule dans ce sous-chapitre où toutes les parties sont vertueuses et n'utilisent pas la force ou une malice pour obtenir leur souhait. Cependant, la femme se tue à la fin à cause de ses remords.

2.2. Les meurtres

Dans cette partie nous analysons les meurtres qui sont principalement commis à cause du désir. Comme il y a un grand nombre de nouvelles, nous ne nous concentrons pas sur toutes en détails, mais nous choisissons certaines d'entre elles et quant au reste, nous faisons quelques remarques sur les éléments les plus importants.

Premièrement, bien que nous ne puissions pas traiter la mort du mari dans la 23^{ème} nouvelle, que nous avons analysé également dans le sous-chapitre précédent, comme un assassinat ni comme un meurtre, elle peut tout de même être considérée comme un homicide involontaire : le frère n'est pas absolument sûr que l'homme soit réellement coupable. De plus, le frère n'explique pas sa fureur et il ne donne pas à la victime l'opportunité d'en demander la cause, mais, en réalité, le frère attaque cet homme sans raison. Nous pouvons donc dire que ce sont un débordement et un éclat de colère qui ont causé un tel acte. Dans le niveau métaphorique, nous pouvons dire que le décès de l'homme est une punition pour le frère.

Comme *L'Heptaméron* est une œuvre de la renaissance, il y a probablement quelques signes qui sont propres au moyen-âge. Dans cette nouvelle, il s'agit de l'impatience médiévale qui tourmente les personnages et qui est à la cause de leur comportement irréfléchi à cause duquel le frère tue l'homme innocent dans un duel et regrette son impétuosité ensuite. La mort de l'homme est décrite très brièvement : la narratrice mentionne seulement que le lendemain il « trépassa ». Une autre chose qui nous permet de traiter ce décès comme un meurtre sont les paroles du frère à la fin de la nouvelle :

Le beau frere essaya de le remonter à cheval le mieulx qu'il put et le ramena en sa maison, où le lendemain il trespasa, et dist et confessa, devant tous les parens du dict gentil homme, que luy-mesmes estoit cause de sa mort ; dont pour satisfaire à la justice,

fut conseillé le beau frere d'aller demander sa grace au roy François, premier de ce nom. (Navarre 1960 : 192)

Nous voyons qu'un acte impulsif et fougueux peut apporter le regret : le frère se considère lui-même comme coupable de la mort de l'homme et il voudrait recevoir le pardon.

Nous analysons une deuxième fois également la 70^{ème} nouvelle, où il y a aussi un grand nombre de décès, y compris un meurtre. Le duc se sent coupable, mais il est aussi furieux contre sa femme. Nous voyons que le désir de la duchesse et sa volonté de vengeance est tournée contre elle-même et, dans une rage brutale, le duc tue sa méchante femme :

Le duc la print au milieu de la dance et luy dist : « Vous avez prins le secret sur vostre vie, et sur vostre vie tombera la pugnition. » En ce disant, la print par la coeuffure et luy donna du poignard dedans la gorge, dont toute la compaignie fut si estonnée, que l'on pensoit que le duc fut hors du sens. (Navarre 1960 : 417)

Le duc parle aux autres de l'histoire triste de deux amoureux, mais, tout de même, il sait très bien qu'en assassinant sa femme, il a commis un péché et il autorise dès lors de l'enterrer dans une abbaye. À la fin, le duc se fait religieux et passe sa vie avec Dieu de manière heureuse. Nous voyons que, malgré le péché que le duc a commis en tuant sa femme, il ne se tue pas parce que c'est la femme qui est réellement coupable, et qu'elle ne mérite que le traitement le plus grave. Comme le duc dit qu'il va punir la duchesse, la mort de cette femme est au sens diégétique.

Nous voyons que, comme dans plusieurs nouvelles de *L'Heptaméron*, la violence cause la violence dans celle-ci. Le désir et le péché ont eu raison de la duchesse parce qu'elle a causé la mort de deux personnes et, de plus, elle ne le regrettait pas, mais était bien contente de sa méchanceté. Chaque geste qu'elle a fait a augmenté sa faute et le résultat a été une punition cruelle et sanglante. Le duc, qui a aussi péché, n'est pas puni et, contrairement à sa femme, il ne la traite pas mal après le meurtre, mais la laisse enterrer comme il le faut. De plus, le duc regrette que les événements progressent d'une telle manière.

Le récit suivant que nous analysons est la 2^{ème} nouvelle racontée par Oisille. L'intrigue est suscitée par un facteur principal dans ces nouvelles – le désir. Un valet d'un mulétier aime la femme de ce dernier, mais elle est très fidèle à son mari. Quand le valet annonce ses sentiments à la femme, elle se met en colère, le menace

et promet de parler à son mari s'il ne se retient pas. Ce fait peut être une des raisons pour lesquelles l'homme se comporte si cruellement à la fin : la femme est trop brusque et, de plus, elle ne dit rien à son mari. Donc, le valet garde son affection en son cœur, mais un jour alors que le mari n'est pas à la maison, il décide de prendre la femme par force.

Comme nous voyons, le refus n'empêche pas ce valet d'agir, mais le pousse à effectuer une œuvre vraiment immorale et brutale, voire sauvage : il construit un passage secret par lequel il se glisse dans la chambre de la femme. La nuit, avec une épée en sa main, le valet va dans le lit, mais la femme le sent près d'elle et essaye de s'enfuir. Nous remarquons que la scène de l'assassinat est décrite en détails et le valet la poignarde plusieurs fois : quand l'homme comprend qu'il ne peut pas l'avoir vivante, il lui donne un coup d'épée. Contrairement à la volonté du valet, la femme commence à se débattre avec plus de force et c'est pourquoi il lui donne encore plusieurs coups. Demi-morte, la femme prie Dieu et quoiqu'elle ne mentionne pas les détails liés à son enfant, la femme croit que les péchés de son fils seront effacés par ces tourments. Quand elle tombe sur la terre, le méchant valet la poignarde encore et puis il la viole :

Et, en disant: « Seigneur, recevez l'ame qui, par vostre bonté, a esté racheptée ! » tumba en terre sur le visage, où ce meschant lui donna plusieurs coups ; et, après qu'elle eut perdu la parolle et la force du corps ; ce malheureux print par force celle qui n'avoit plus de deffense en elle. (Navarre 1960 : 20)

La femme ne meurt pas tout de suite. Bien que la femme ne puisse pas parler, elle réussit à expliquer avec ses yeux ce qui s'est passé :

Estant interrogée, par ung homme d'esglise, de la foy en quoy elle mouroit, de l'esperance de son salut par Jesuchrist seul, respondoit par signes si evidens, que la parolle n'eut sceu mieulx monstrier son intention ; et ainsy, avecq un visaige joyeulx, les oielz eslevez au ciel, rendit ce chaste corps son ame à son Createur. (Navarre 1960 : 20)

Nous voyons que le valet, en recevant la réponse négative, avait gardé ses sentiments en son cœur ; nous pouvons même dire qu'avec cela, son désir a crû et finalement il libère tous ses désirs et son agressivité ici. Après le crime, il s'enfuit. Il est notable que la femme ne commet pas un seul péché, mais son destin est vraiment malheureux et elle meurt toute seule et d'une manière triste. L'homme, au contraire, fait deux choses cruelles : il viole la femme et il l'assassine, mais aucune punition ne suit.

Le désir a un effet important également dans la 12^{ème} nouvelle où un duc veut coucher avec l'honnête sœur d'un gentilhomme et, comme il doit se soumettre à l'ordre du duc, l'homme promet d'organiser leur rendez-vous. Mais il ne parle pas à sa sœur de cette demande. Le gentilhomme dit au duc quand et où il rencontrera sa sœur, mais au lieu d'appeler la femme au rendez-vous, l'homme décide de tuer le duc :

Le gentil homme, qui n'estoit trop asseuré, appela son serviteur ; lequel, trouvant le duc et son maistre si liez ensemble qu'il ne sçavoit lequel choisir, les tira tous deux par les piedz, au milieu de la place, et avecq son poignard s'essaya à couper la gorge du duc, lequel se defendit jusques ad ce que la perte de son sang le rendist si foible qu'il n'en povoit plus. Alors le gentil homme et son serviteur le meirent dans son lict, ou à coups de poignart le paracheverent de tuer. Puis tirans le rideau, s'en allerent et enfermerent le corps mort en la chambre. (Navarre 1960 : 93)

Cette nouvelle nous permet d'interpréter la mort du duc comme une punition au sens métaphorique. Comme nous le voyons, le pouvoir et le désir s'entrelacent dans cette nouvelle, mais la fin est toujours violente. Il est remarquable que pour certains narrateurs dans la partie de la discussion de cette nouvelle, en sauvant l'honneur de sa sœur, l'homme a fait son devoir, mais pour d'autres, il est ingrat. Pour les narratrices, le gentilhomme était vertueux, mais les narrateurs le considèrent comme un traître.

Dans la 51^{ère} nouvelle, il s'agit de pouvoir : le duc laisse pendre une fille honnête et innocente pour avoir aidé le fils du duc qui aimait une autre fille à qui il ne pouvait pas parler comme il le voulait :

Si est-ce que, quelque priere qu'elle sceut faire ne raison qu'elle sceut alleguer, ne sceut amolir le dur cueur, ne vaincre la forte opinion qu'il avoit prinse de se venger d'elle ; mais, sans respondre à sa femme ung seul mot, se retira incontinant le plus tost qu'il peut, et, sans forme de justice, obliant Dieu et l'honneur de sa maison, feit cruellement pendre ceste pauvre damoiselle. (Navarre 1960 : 330–331)

Le duc avait une telle peur que son fils se marie avec une pauvre fille qu'il a tout fait pour éviter cela et a laissé cruellement tuer une âme innocente. Nous pouvons dire que, métaphoriquement, la mort de la fille est une punition pour elle, bien que cela ne soit pas juste.

Dans la 67^{ème} nouvelle, la mort est aussi une punition dans le niveau métaphorique : un homme qui trahit son maitre, Robertval, est laissé sur une île déserte avec sa

femme qui ne voulait pas abandonner son mari. À cause du manque de nourriture et d'eau sur l'île, l'homme meurt :

Et quant le pain leur fut failly, à la longue, le mary ne peut porter telle norriture ; et, à cause des eaues qu'ilz buvoient, devint si enflé, que en peu de temps il morut, n'ayant service ne consolation que de sa femme, laquelle le servoit de medecin et de confesseur ; en sorte qu'il passa joieusement de ce desert en la celeste patrie. (Navarre 1960 : 393)

Nous voyons que le traître est puni, mais sa femme, qui n'a commis aucun tort, est sauvée à la fin.

La 31^{ème} nouvelle racontée par Geburon, parle d'un cordelier pécheur qui effectue une série de meurtres. Semblable à la 23^{ème} nouvelle, il y a un gentilhomme qui devient ami avec des religieux. En voyant la femme très belle et sage de cet homme, le franciscain tombe amoureux d'elle. Nous voyons qu'il n'est pas vertueux et, de plus, il cherche un moyen pour réaliser sa volonté. Comme son comportement est étrange, la femme soupçonne quelque chose. Elle demande à une chambrière d'aller enquêter sur ce que le cordelier veut. Par conséquent, elle est la première victime du religieux :

La chamberiere s'en vat à la court, luy demander s'il vouloit riens ; il luy dist que ouy, et, la tirant en ung coing, print ung poignart qu'il avoit en sa manche, et luy mist dans la gorge. (Navarre 1960 : 238)

Il tue aussi un serviteur qui arrive, bien que ce ne semble pas une œuvre préméditée, mais qui est plutôt fortuite. Cependant, cela peut également montrer la méchanceté et la cruauté du franciscain. La femme est très étonnée que sa chambrière ne revienne pas et en envoie une autre chez le cordelier, mais l'homme la tue comme il l'avait fait avec sa compagne. Puis, le franciscain va chez la femme et lui dit qu'il l'a déjà longtemps aimée et qu'elle doit lui obéir.

Nous voyons que l'action du franciscain est cruelle et calculée : il attend que le mari parte, assassine tous les témoins et force la femme à se soumettre. Elle ne le croyait pas capable d'un tel acte et, en voyant les corps de ses chambrières, la femme est effrayée. Contrairement à certaines nouvelles, ce cordelier ne veut pas la prendre de force, mais il menace de la tuer si elle ne s'habille pas d'un habit du cordelier. Ce n'est pas très clair pour quel raison le franciscain veut emmener la femme dans une

abbaye, mais nous pouvons dire qu'il est un meurtrier passionné et est dépourvu de mobile de crime.

Le mari, qui retourne à la maison, les remarque mais, puisque le franciscain menace la femme pour qu'elle ne lui fasse pas un seul signe, l'homme ne reconnaît pas sa femme et pense que c'est un cordelier. Quand son valet dit à l'homme que c'est sa femme, il ne le croit pas au début, mais au moment où le valet va contrôler cela, le cordelier le tue :

Mais quand le Cordelier ouyt derriere luy le varlet qui appelloit frere Jehan, se doubtant que la damoiselle eust esté cogneue, vint avecq ung grand baston ferré qu'il tenoit, et en donna ung si grand coup par le cousté au varlet, qu'il l'abbatit du cheval à terre ; incontinant saillit sur son corps et luy couppa la gorge. (Navarre 1960 : 240)

Nous remarquons que le franciscain a déjà tué quatre personnages et il veut également assassiner le mari, mais ce dernier se défend et force le cordelier à confesser sa méchanceté. L'empereur de Flandres le juge et comme punition et pour que ce crime reste à jamais dans les mémoires, le monastère est brûlé avec ses moines. Cela nous montre que tous les franciscains sont punis parce qu'il y avait un tel déloyal cordelier là-bas et c'est aussi un symbole de pouvoir. Nous pouvons dire qu'au sens métaphorique cette mort, qui est à la fois légale et justifiée, est une punition.

Comme nous le voyons, ce cordelier est un meurtrier tellement brutal qu'il mérite la punition la plus grave. Le narrateur dit dans son histoire que Dieu aide ceux qui croient en lui. Par conséquent, la femme, qui est honnête et espère qu'elle sera secourue, échappe au danger, mais le franciscain commet un grave péché, il se détourne de Dieu. De même, selon le narrateur, l'amour fondé sur le vice est le plus dangereux et le cœur vertueux est le plus louable :

(...), par lequel se peult congnoistre qu'il n'y a rien plus dangereux qu'amour, quant il est fondé sur vice, comme il n'est rien plus humain ne louable, que quant il habite en ung cueur vertueulx. (Navarre 1960 : 240)

Une autre histoire où les protagonistes, qui ont commis un péché très grave, sont punis par combustion, est la 33^{ème} nouvelle : une fille, qui est considérée comme vertueuse, est enceinte d'un curé qui, de plus, est son frère. Au début tous croient qu'elle est une seconde Vierge Marie, mais quand le fait scandaleux se révèle, après que la fille ait accouchée d'un fils, le frère et la sœur sont punis :

L'on attendit que sa seur fust accouchée ; et, après avoir faict ung beau filz, furent bruslez le frere et la seur ensemble, dont tout le peuple eut ung merveilleux esbahissement, ayant veu soubz si sainte manteau ung monstre si horrible, et soubz une vie tant louable et sainte regner ung si detestable vice. (Navarre 1960 : 249)

Cette nouvelle nous permet de dire que, dans le niveau métaphorique, la mort est comme une punition.

Les trois nouvelles suivantes que nous analysons brièvement, sont la 36^{ème}, la 1^{ère} et la 40^{ème} nouvelle. Dans toutes ces histoires, comme dans beaucoup d'autres, il s'agit d'un cas d'adultère et finalement les personnages sont punis.

Dans la 36^{ème} nouvelle, la femme trompe son mari avec un clerc et l'homme déshonoré empoisonne son épouse avec des herbes. Cette nouvelle nous permet de traiter le trépas comme une punition dans le niveau métaphorique. Comme il feint un grand deuil, personne ne le soupçonne :

Après que le President eut mis, en l'opinion de tous ses parens et amys et de tout le païs, la grande amour qu'il portoit à sa femme, ung beau jour du moys de may, alla cuyllir en son jardin une sallade de telles herbes, que, si tost que sa femme en eust mangé, ne vesquit pas vingt quatre heures : dont il feit si grand deuil par semblant, que nul ne pouvoit soupçonner qu'il fut occasion de ceste mort ; et, par ce moien, se vangea de son ennemy et saulva l'honneur de sa maison. (Navarre 1960 : 263)

La 1^{ère} nouvelle parle d'une femme qui trompe son mari avec un jeune homme et, de plus, avec un évêque. Quand le jeune homme découvre l'affaire avec ce religieux, la femme a peur et, en utilisant sa malice, elle piège le jeune homme et fait croire à son mari que quelqu'un veut entrer secrètement dans la maison et donc, le mari laisse un tueur s'en occuper :

A l'heure, ung nommé Thomas Guerin, qui faisoit mestier d'estre meurtrier, lequel pour faire ceste execution estoit loué du procureur, vint donner tant de coups d'espée à ce pauvre jeune homme, que, quelque deffence qu'il peust faire, ne se peut garder qu'il ne tombast mort entre leurs mains. (Navarre 1960 : 14)

Nous pouvons dire qu'à cause du péché, la mort de l'homme est une punition au sens métaphorique.

Dans la 40^{ème} nouvelle, il s'agit d'un mariage d'amour : la sœur du comte de Josseblin tombe amoureuse d'un gentilhomme qui est au service de Josseblin. Ils se comportent vertueusement, mais comme leur amour est si grand, ils décident de se marier secrètement. Un ennemi espionne la fille et, ignorant le mariage, les trahit à

Josseblin qui laisse tuer le gentilhomme parce qu'il croit que son serviteur est méchant et qu'il a trahit son maître :

Le frere, outrey de courroux, ne luy respond, sinon : « Quant il seroit vostre mary cent mille foys, si le pugniray-je comme un meschant serviteur qui m'a trompé. » En disant cela, se mist à la fenestre et cria tout hault que l'on le tuast, ce qui fut promptement executé par son commandement et devant les oeilz de luy et de sa seur. (Navarre 1960 : 276)

Comme Josseblin dit qu'il punit cet homme, nous voyons que la mort est une punition dans le niveau diégétique dans cette nouvelle.

À la renaissance, c'est le péché assez grave et à cause du secret le mari est tué. Cependant, la fille est devenue comme sainte après sa mort et Josseblin est puni à cause de son crime : sa maison tombe en ruines et ses fils meurent misérablement.

Dans la 13^{ème} nouvelle, le protagoniste, un capitaine, tombe amoureux d'une femme bien que tous deux soient déjà mariés. Il envoie une longue lettre d'amour et un anneau à cette femme, mais elle les envoie à son tour à la femme du capitaine qui pense que son mari avait envoyé ces choses et lui en est très reconnaissante. Dans la guerre, à cause d'un compagnon traître, le capitaine est tué par les ennemis :

A la fin, quelques armes qu'il sceust faire, receut tant de coups de fleches de ceulx qui ne povoient approcher de luy que de la portée de leurs arcs, qu'il commença à perdre tout son sang. (Navarre 1960 : 106)

Cependant, la mort définitive du capitaine n'est pas décrite, mais celle d'un de ses compagnons. Ce qui confirme sa propre mort, c'est la phrase où la narratrice Parlamente dit qu'« [u]ng peu de temps après, vindrent nouvelles de la defaictte et mort du pauvre cappitaine, (...) » (Navarre 1960 : 105). D'une part, nous pouvons traiter la mort du capitaine comme une punition au sens métaphorique, mais d'autre part, l'homme n'est pas coupable de ce qui se passe pendant la guerre. Bien au contraire : il est décrit comme vaillant. La bataille et la défaite sont décrites en détails et, ce qui est très étrange, son compagnon traître, en retournant chez lui, se sauve de la punition grâce à ses mensonges.

Le dernier récit que nous analysons est la 32^{ème} nouvelle racontée par Oisille où un personnage est déjà assassiné au début du récit : Bernage, qui demande un logis à un homme, voit qu'il offre à sa femme de l'eau dans une tête de mort. De plus, il avait pendu dans l'armoire de sa femme tous les os de l'amant mort de celle-ci :

Et, pour ce que le crime de ma femme me sembla si grand que une telle mort n'estoit suffisante pour la punir, je luy ordonnay une peyne que je pense qu'elle a plus desagreable que la mort : c'est de l'enfermer en la dicte chambre où elle se retiroit pour prandre ses plus grandes delices et en la compaignye de celluy qu'elle aymoit trop mieulx que moy ; auquel lieu je lui ay mis dans une armoyre tous les oz de son amy, tenduz comme chose pretieuse en ung cabinet. (Navarre 1960 : 243–244)

L'homme dit que le crime que sa femme avait fait en le trompant semblait si grand que cette mort n'est pas suffisante pour la punir. Par conséquent, dans cette nouvelle, la mort d'une personne est une punition au sens diégétique. Nous pouvons dire que le mari a puni les deux parties : sa femme et l'amant de celle-ci. Cependant, un tel châtiment est vraiment atroce pour la femme parce que, comme le mentionne également le mari lui-même, elle doit supporter son ennemi vivant et son amant mort. De plus, l'homme l'avait puni aussi en tondant ses cheveux.

Nous remarquons quelques détails intéressants : premièrement, contrairement à certaines histoires où le lecteur sait à partir du début ce qui se passe, dans celle-ci la narratrice n'annonce pas tout de suite la raison de la tristesse de cette femme ni le fait que le mari avait tué un jeune homme à cause d'un adultère. Deuxièmement, il est à noter que la fin de cette histoire est assez positive : quand le visiteur part, il conseille au mari d'avoir pitié d'elle et il mentionne aussi qu'ils n'ont pas d'enfants et que c'est dommage. L'homme, ayant songé à cela, reprend sa femme qui accouche de beaucoup d'enfants.

Nous voyons que dans toutes ces nouvelles, le désir et l'amour sont plus ou moins la cause des décès. La plupart des personnages ne se comportent pas vertueusement ni raisonnablement et nous pouvons remarquer qu'un péché plus grave accompagne une punition plus grande.

2.3. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons analysé la mort violente. Dans la première partie, nous nous sommes concentrés sur les suicides et dans la deuxième partie, sur les meurtres.

Nous pouvons dire qu'il y a des thèmes qui sont récurrents dans presque toutes ces nouvelles : ce sont le désir et l'amour. Comme nous remarquons, les meurtres sont les plus fréquents.

Il est à noter que dans la 70^{ème} et la 1^{ère} nouvelle, le décès des protagonistes est provoqué par une intrigue de femme. Par conséquent, nous pouvons dire qu'elles ne tuent personne directement, mais c'est leur malice qui est même plus insidieuse. De plus, c'est très habituel que la mort agisse comme une vengeance : certains hommes punissent leurs femmes adultères en tuant les coupables. Nous pouvons remarquer que, par exemple dans la 36^{ème} nouvelle, le mari empoisonne sa femme pour la punir, mais dans la 32^{ème} nouvelle, l'homme tue l'amant de sa femme pour que venger son épouse ainsi que son amant dans une façon la plus cruelle.

En ce qui concerne les nouvelles où on parle des meurtres, nous pouvons faire une typologie en quatre catégories : les récits où il n'y a aucune punition, les récits où la punition est le meurtre, les récits où il y a une sentence de mort officielle et les récits où la punition est un meurtre plus implicite. Nous proposons les tableaux dans les annexes (voir annexe 2).

3. Le désir comme un motif principal de la mort

Dans cette partie, nous nous concentrons sur la synthèse des deux chapitres précédents. Pour cela nous soulignons les observations principales et plus générales que nous avons trouvées dans l'analyse des nouvelles. Nous faisons aussi quelques remarques sur certaines histoires et montrons leur lien avec ces sujets principaux.

Comme les chapitres précédents, celui-ci est divisé en deux parties fondamentales et la troisième partie est conclusion.

Les sujets, que nous soulignons dans ce chapitre, sont le désir, le viol des prescriptions, la vertu, le pouvoir, la culpabilité et l'amour qui ont une influence importante sur le déroulement des événements dans ces récits.

3.1. L'amour pur

Nous remarquons que, dans le cas où il s'agit du désir, cela ne doit pas toujours être lié à la volonté méchante. Dans certaines nouvelles, l'amour ou un autre sentiment proche est pur et/ou inoffensif. Il y a quelques exemples où le protagoniste fait le mal bien que cela ne soit pas conscient. Dans les autres cas, les personnages ne pèchent pas, ou bien ce n'est pas un grave péché, mais malgré cela, leur destin est toujours la mort.

C'est la 23^{ème} nouvelle où la femme pêche avec un cordelier quoique ce ne soit pas son intention. Tout de même, le désir de la femme est grand et elle croit que c'est son mari qui est venu la voir. Nous voyons que les conséquences de cet incident deviennent fatales pour la femme : la violation des prescriptions l'amène à son suicide parce qu'elle voit son décès comme la seule solution. De ce fait nous pouvons inférer que l'amour de cette femme est absolu : elle adore son mari et ne peut pas se pardonner une telle action.

Une situation semblable est aussi dans la 50^{ème} et la 70^{ème} nouvelle où la violation des prescriptions cause le trépas d'un des amoureux et l'autre commet le suicide. La mort de l'homme dans la 50^{ème} nouvelle et celle de la femme dans la 70^{ème} nouvelle est tout d'abord causée par eux-mêmes, mais que ce n'est pas intentionnel. Par

conséquent, nous pouvons dire que leur décès est *de facto* le suicide et c'est à son tour lié au désir.

Selon ce fait, le désir, l'amour absolu et le suicide sont liés : si un des personnages viole une prescription qui cause le décès d'un des protagonistes, l'autre ne fait que se tuer. Il est à noter que pour un tel amour, on est prêt à tout, voire aux œuvres les plus drastiques ; et le trépas d'une partie pousse l'autre à commettre un acte interdit pour être ensemble dans la vie après la mort. Au niveau symbolique, il s'agit d'amour éternel, de vraie fidélité qui atteint la perfection et apporte la paix de l'âme suprême seulement après le décès. Nous voyons que la vie de ces personnes est condamnée, mais que, grâce à l'amour, leurs âmes sont liées et l'amour absolu est rendu possible par la mort des amoureux dans ces nouvelles. Ce sont très souvent le regret, la langueur et le désir d'être ensemble qui causent la mort.

Un autre sujet que nous remarquons dans les histoires, et la culpabilité. C'est par exemple le cas dans la 70^{ème} nouvelle : l'homme commet le suicide non seulement à cause de son grand amour pour la femme, mais aussi à cause de son sentiment d'être coupable du trépas de sa bien-aimée. Nous pouvons traiter cela comme un exemple de l'amour absolu ou pur : le personnage, qui avait forcé de trahir la femme qu'il aimait fortement, s'accuse lui-même, mais aussi le duc, et décide de se tuer. À cause de ce sentiment de tourment, l'homme perd la raison ; ses remords sont si grands et son amour si sincère qu'il ne veut que se joindre avec cette femme. Comme nous voyons, la liste des liens du désir, du suicide et de l'amour absolu accroît avec la culpabilité.

Il y a certaines nouvelles où le péché, ou au moins un grave péché, est complètement absent : ce sont par exemple la 9^{ème} et la 51^{ère} nouvelle. Dans toutes ces histoires, il s'agit d'amour pur. Nous remarquons que tous ces personnages sont bienveillants, ne comportent pas violemment et ils aiment véritablement ou veulent aider les autres par gentillesse.

Nous voyons que la vie d'une personne trop vertueuse peut aussi finir *de facto* par le suicide qui est le cas par exemple dans la 9^{ème} nouvelle. Comme ce personnage, qui est pauvre et qui n'a pas le pouvoir de parler, n'utilise pas la force ni une malice pour atteindre sa volonté, mais est très sage et se tourmente, nous pouvons traiter un tel comportement comme de l'amour pur. Bien que l'homme supplie, à la fin, la fille de

l'embrasser, il sait qu'il ne peut pas l'épouser et à cause de cela, l'homme n'a pas la force de lutter pour sa vie. C'est la raison pour laquelle nous pouvons tout de même dire que son amour pour cette fille est absolu : le protagoniste ne trouve pas d'autre moyen que de capituler, mais ses tourments sont finalement la cause de sa mort. De même, à cause de sa pauvreté, l'homme n'a aucune emprise sur cette fille ; il ne viole pas les prescriptions et à cause du désir inassouvi et de désespoir il meurt. Les parents, essentiellement le père, sont ceux qui ont le pouvoir dans cette histoire et tout cela ensemble détermine son destin.

L'amour pur est présent également dans la 67^{ème} nouvelle : la femme refuse d'abandonner son mari malgré le fait qu'il ait trahi son maître. Le couple est tout seul sur une île déserte où il y a des animaux sauvages, peu de nourriture et pas d'eau. Comme l'amour de la femme est si grand, elle accepte de subir la punition de son mari. À la fin, quand le traître meurt, sa femme prend soin du corps.

Comme nous voyons que le comportement vertueux de l'homme finit par la mort de deux personnes dans la 70^{ème} nouvelle. La situation est semblable aussi dans la 50^{ème} nouvelle où les protagonistes sont vertueux et ici encore, ils meurent à la fin. Quoique la fille ne se tue pas après que son frère ait laissé de tuer son mari dans la 40^{ème} nouvelle, elle n'accepte aucun autre homme pour être son mari, elle habite recluse et reste malheureuse jusqu'à sa mort et devient comme une sainte. Tout cela nous montre qu'il s'agit d'amour pur.

Donc, comme nous voyons, la vertu et l'amour vertueux peuvent faire référence à l'amour pur ou absolu, mais cela ne les sauve pas du décès malheureux dans ces nouvelles.

Dans la 51^{ère} nouvelle, il s'agit du pouvoir : le duc laisse pendre une fille innocente. Une telle situation commence par l'amour qui, dans ce cas, est difficile à cause de la pauvreté de la fille et la crainte du duc, mais qui est cependant un amour pur. Nous voyons que le comportement des protagonistes n'est pas immoral, mais cet amour est la cause du trépas cruel de la fille.

Nous pouvons dire que l'amour pur est un sujet assez important dans ces histoires et, comme nous l'avons remarqué, il exerce une influence essentielle dans le comportement des personnages et cela les mène à leur tour jusqu'à la mort. Nous

voyons que la vertu n'est pas toujours inoffensive pour les protagonistes et, après tout, dans certaines histoires, c'est le pouvoir qui a le fin mot.

3.2. L'amour vicieux

Dans la plupart des nouvelles, l'amour d'au moins un des personnages est immoral et le désir qu'il engendre peut mener jusqu'à la mort d'eux-mêmes ou des autres. Dans un des cas, le péché est plus léger, mais le plus souvent, il est très grave et comme nous pouvons remarquer dans ces histoires, cela peut mener les protagonistes à une action violente et d'être la cause du décès des personnages.

Un groupe de personnes, dont le comportement immoral est étonnant, est le clergé parce qu'habituellement ils sont considérés comme les plus sages et les personnes ont confiance en eux. En lisant les nouvelles, nous pouvons noter qu'il y a quelques bons religieux, mais ils sont plutôt rares. D'après Yvan Loskoutoff, les moines tombent plus facilement dans un piège de Satan : « Les moines qui se considèrent et sont considérés comme les plus saints, ou comme ceux qui aspirent le plus à la sainteté, sont en réalité les victimes privilégiées de Satan » (Loskoutoff 1998 : 453). Par conséquent, nous pouvons dire qu'une personne qui essaye d'être vraiment morale et la plus sage tombe plus facilement dans le péché. C'est un fait que nous voyons dans plusieurs nouvelles où des religieux sont présents.

Le suicide dans la 23^{ème} nouvelle est très cruel et terrible. Une telle situation a commencé au comportement pécheur du cordelier et, pour aller plus loin, il s'agit du désir qui mène la femme jusqu'à la mort. Nous pouvons chercher la cause de son suicide dans la théologie. D'après Gary Ferguson, l'objectif des nouvelles n'est pas tant de montrer les mauvaises actions du clergé que la mauvaise doctrine (Ferguson 2010 : 154). La mort de l'enfant est une grave punition et cette scène est assez terrible. Gary Ferguson dit que le franciscain est concupiscent et provoque la double mort :

Si la « concupiscence » du religieux le pousse à agresser la femme, la tragédie atteint son comble avec le suicide de la victime, qui provoque également la mort de son enfant. Or, ce suicide est attribué directement à la théologie prêchée par les frères franciscains. (Ferguson 2010 : 154)

Il mentionne aussi la culpabilité du cordelier et l'avis de la narratrice Oisille qui souligne la responsabilité de la théologie :

Si, pour la victime, le cordelier est responsable de son déshonneur, pour la narratrice (Oisille), il n'y a pas de doute que la théologie de celui-ci ne soit responsable de la double mort de la femme et de son enfant. (Ferguson 2010 : 154)

Une autre nouvelle où il y a les laïcs, mais où le protagoniste cache ses pensées réelles, est la 10^{ème} nouvelle : Amadour est apparemment très sage, mais en réalité ses idées ne sont pas pures. À la fin il essaye même de violer Floride. Nous voyons qu'ici encore, il s'agit du désir, mais Amadour ne peut pas le satisfaire et cela pousse l'homme à se comporter d'une manière étrange dans la guerre. Dans ce cas, le trépas est une punition pour l'homme pécheur, mais pas pour les autres.

Dans la 31^{ère} et la 33^{ème} nouvelle, il s'agit de la religion : dans la première, le cordelier commet une série des meurtres à cause du désir et d'amour vicieux. Dans la 33^{ème} nouvelle, il y a deux facteurs vicieux liés à la religion : premièrement, il y a une femme enceinte de son propre frère qui, de plus, est le curé de la paroisse. Deuxièmement, ils mentent et profanent le nom de Dieu. À la fin, tous deux sont punis par l'incendie. Selon Gary Ferguson, le curé est coupable d'avoir enseigné une telle théologie :

Si le curé avait enseigné à ses ouailles une théologie plus solide, elles auraient su ce que sait le comte d'Angoulême (père de Marguerite), qui intervient à la fin de la nouvelle : « Mais nous, qui croyons ung Jesuchrist venu, n'en devons plus attendre d'autre. (...) » (Ferguson 2010 : 156)

Le désir est un facteur important aussi dans la 60^{ème} et la 61^{ère} nouvelle où les femmes s'enfuient chez un autre homme. Le thème central dans ces nouvelles est l'infidélité des femmes et, ce qui n'est pas moins important dans la 60^{ème} nouvelle, la critique envers les religieux. Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est un trait caractéristique de Marguerite de Navarre.

Il y a encore deux nouvelles, où les sphères religieuses et laïques sont mêlées en ce qui concerne le comportement immoral : ce sont la 1^{ère} et la 36^{ème} nouvelle. Dans cette dernière, un religieux est directement lié au péché qui cause la mort de la femme. Dans la 1^{ère} nouvelle, la femme trompe son mari avec un évêque et aussi avec un autre homme qui, ayant découvert le secret, est assassiné.

Dans la 71^{ère} nouvelle, il s'agit d'amour qui n'est pas entièrement pur, mais plutôt vicieux quoique la femme guérisse à la fin face à un tel comportement. La situation est un peu différente dans la 34^{ème} nouvelle où des cordeliers pensent que l'homme veut les tuer. Il n'y a pas d'amour comme dans une relation romantique, mais ici nous pouvons traiter le mot *amour* comme un respect, mais qui manque dans cette histoire : l'homme se comporte aimablement avec les franciscains et il semble les traiter bien, mais le fait qu'il avait nommé ses cochons cordeliers, nous montre qu'en réalité ses pensées à l'égard d'eux ne sont pas honorables.

Il y a des laïcs dans autres des nouvelles où les conséquences de l'amour vicieux sont très graves. Dans la 2^{ème} nouvelle, le désir du protagoniste est si grand qu'il décide de poignarder la femme pour qu'il puisse la violer. Dans la 32^{ème} nouvelle, il s'agit aussi de désir et d'amour pécheur à cause duquel l'amant est tué d'une manière vraiment cruelle.

Nous pouvons remarquer que la femme dans la 13^{ème} nouvelle est très sage, mais le capitaine ne se comporte pas moralement : il tombe amoureux d'une autre femme et malgré le fait qu'ils soient tous deux mariés il lui envoie une lettre et un anneau. À la fin, il meurt.

Dans la 12^{ème} nouvelle, il s'agit du pouvoir : le duc désire une fille et il a le pouvoir de le demander mais finalement, son désir reste inassouvi et il est tué par le frère de la fille.

Nous voyons que le désir et l'amour vicieux mènent les personnages souvent jusqu'à la mort. Comme nous l'avons déjà souligné dans un des sous-chapitres, l'amour et le vice ensemble sont très dangereux et nous remarquons qu'ils causent les situations graves, voire catastrophiques. Il est à noter que ce sont des personnes de toutes les sphères de la vie qui pèchent dans ces nouvelles. En ce qui concerne les religieux, il est remarquable qu'il y ait beaucoup de cordeliers pécheurs.

Nous pouvons dire que la religion aurait dû arranger la société, mais en lisant ces nouvelles, nous voyons qu'elle ne le fait pas. Le clergé, qui est considéré comme le plus sage, abuse de sa position. Nous voyons que la religion et le désir ensemble causent toujours une situation catastrophique.

Un des sujets qui est aussi important que les autres thèmes dans les nouvelles, est le mariage : nous pouvons trouver par exemple les adultères dans beaucoup de

nouvelles. Le monde religieux et celui de laïc sont souvent unis, mais c'est toujours le clergé qui est le plus vicieux. Comme le dit Yvan Loskoutoff, en faisant une référence à *L'Heptaméron*, « [à] la suite d'une de ces nombreuses histoires de moines violeurs, le propos s'oriente sur le sacrement du mariage, que les religieux administrent pour mieux le bafouer ensuite » (Loskoutoff 1998 : 468). D'une façon ou d'une autre, il s'agit toujours l'amour vicieux et de désir qui pousse les personnages se comporter d'une façon totalement immorale.

Dans l'« Introduction » du *Transgressions* par Silvia Lippi, l'auteur nous rappelle que « (...) le désir est ce qui fait barrage, ce qui, étant articulé à la loi, protège de la jouissance ; en revanche, la jouissance serait de l'ordre de l'infini et sans médiation » (Lippi 2008). Par conséquent, le désir et la jouissance s'opposent ; ce premier est empêché par la loi et nous pouvons dire que le désir pousse à la violer pour accéder à la jouissance. Il est notable que, selon Silvia Lippi, il n'est pas possible de jouir pleinement à cause d'un autre (Lippi 2008). Nous voyons que dans certaines nouvelles, les personnages ne peuvent pas, ou peu, assouvir leurs désirs et cela est souvent la cause du décès. Silvia Lippi, en analysant la philosophie de Georges Bataille, dit aussi que « [l]'érotisme est pour Bataille l'expérience d'un désir illimité qui peut aller jusqu'à la mort, de l'autre ou de soi (Lippi 2008).

3.3. Conclusion

Ce chapitre s'est concentré sur les sujets principaux dans les nouvelles. Dans la première partie, nous avons analysé l'amour pur et dans la deuxième partie, l'amour vicieux.

Dans cette partie, nous avons trouvé quelques thèmes essentiels : en premier lieu l'amour, le mariage et le désir, mais aussi le pouvoir. Dans tous les cas, un ou plusieurs personnages meurent à cause du péché d'eux-mêmes ou de celui des autres.

Nous avons aussi vu que la mort peut être imaginaire. Le trépas est fortement lié au désir dans ces nouvelles. Le désir à son tour a un lien avec les interdictions, les prescriptions et la violation de ces prescriptions.

Conclusion

L'objectif de ce mémoire était d'analyser comment la mort est représentée dans les nouvelles et de trouver la cause pour laquelle les personnages meurent, feignent le trépas ou une maladie mortelle.

Le premier chapitre est consacré aux nouvelles où personne ne meurt, dans le deuxième chapitre, nous avons analysé les suicides et les meurtres et le troisième chapitre est consacré à la synthèse.

En analysant les nouvelles, nous avons vu que le décès est très rarement naturel et paisible : il y a un grand nombre des histoires dans lesquelles il s'agit de meurtres et de suicides furieux. D'autre part, la mort est représentée non seulement comme réelle mais aussi comme imaginaire et dans ce cas, la mort est seulement un moyen pour cacher la réalité ou, comme dans une de ces nouvelles, nous avons pu apercevoir que, dû au fait que, pour le lecteur, le danger n'est pas réel, la situation liée à la mort peut être comique.

Nous avons vu que dans la majorité des récits dans la première partie, la fin est plus ou moins positive : bien que les coupables soient punis, personne ne meurt dans ces histoires. Par exemple dans la 61^{ème} nouvelle, bien que la femme a commis l'adultère, le couple vit finalement en amitié, la femme malade dans la 71^{ème} nouvelle se met à guérir et le cordelier dans la 34^{ème} nouvelle comprend que ce n'était pas lui que l'homme voulait tuer mais un cochon. Dans la 60^{ème} nouvelle, par contre, la fin est plus négative : le comportement immoral de la femme détruit la vie heureuse de l'homme et cela est la cause de sa haine à la fin de celle-ci.

En ce qui concerne sur la deuxième partie, nous pouvons dire que dans la plupart de cas, le destin des protagonistes méchants est tel qu'ils le méritent : par exemple, dans la 10^{ème} nouvelle, l'homme qui commet le péché, se retrouve puni dans une guerre ; dans la 70^{ème} nouvelle, le duc tue sa femme à cause de l'artifice de celle-ci ; dans la 31^{ème} nouvelle, le cordelier est puni en raison de son crime, etc. Cependant, par exemple dans la 2^{ème} et la 23^{ème} nouvelle, le coupable s'enfuit et s'échappe à la punition. Une autre remarque que nous pouvons faire est que beaucoup de personnages sont souvent assez impétueux et hâtifs. Par exemple le cordelier dans la

23^{ème} nouvelle cause le suicide de la femme qui à son tour provoque le frère à tuer le mari de sa sœur qui en réalité est innocent.

Le facteur essentiel dans ces histoires est le désir qui pousse les protagonistes à atteindre la jouissance ; quelque chose d'interdit et d'inaccessible. Il est à noter que le désir a un lien avec les prescriptions : nous avons remarqué qu'en demandant quelque chose d'interdit, les personnages ont dû violer les prescriptions pour rendre l'inaccessible accessible. Les personnages meurent ou feignent la mort ou une maladie mortelle à cause de cela. Si le désir devient trop fort, il n'y a plus de place pour la raison, les protagonistes cherchent la jouissance et comme nous l'avons vu, ces décès sont très violents. Dans un des cas, une telle personne elle-même est punie, mais dans un autre cas, c'est quelqu'un innocent qui souffre. Dans certaines nouvelles, le désir reste inassouvi et cela pousse les protagonistes à se comporter d'une manière irréfléchie.

Il y a donc différentes raisons pour lesquelles les personnes meurent : comme nous l'avons étudié, le désir, le pouvoir, la parole interdite, l'amour et même un comportement trop vertueux peuvent causer la mort dans ces nouvelles. Nous avons aussi vu qu'il y a deux types d'amour dans *L'Heptaméron* : l'amour pur ou absolu et l'amour vicieux.

Dans certaines histoires, le décès est la punition pour une attitude immorale. Nous pouvons remarquer qu'un certain comportement apporte un certain résultat : dans plusieurs histoires où il s'agit d'un péché très grave, les coupables méritent souvent la peine capitale. C'est le cas par exemple dans le récit où le frère et la sœur ont blasphémé ou dans la nouvelle où le religieux a commis une série de meurtres.

Une autre remarque que nous pouvons faire est que tous les types de personnes – les religieux et les laïcs, les pauvres et les riches – peuvent commettre un péché, mais les plus vicieux sont justement ceux qui sont considérés comme les plus sages par leur état.

Il y a quelques suites d'analyse possibles. Comme nous l'avons vu, la mort est un moyen qui permet d'escroquer et de cacher la vérité. Une des possibilités serait de développer l'étude en trouvant les liens entre la vérité et la mort.

Bibliographie

Corpus

NAVARRE, M. DE. 1960. *L'Heptaméron*, Paris : Garnier Frères

Première journée, les nouvelles 1, 2, 9, 10

Deuxième journée, les nouvelles 12, 13

Troisième journée, la nouvelle 23

Quatrième journée, les nouvelles 31, 32, 33, 34, 36, 40

Cinquième journée, la nouvelle 50

Sixième journée, les nouvelles 51, 60

Septième journée, les nouvelles 61, 67, 70

Huitième journée, la nouvelle 71

Bibliographie critique

BERSAY, C. 2008. « La peur de la mort », in *Cairn*, 2, p. 125–133. DOI 10.3917/eslm.134.0125

CNRTL 2012. = Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. En ligne <http://www.cnrtl.fr/definition/cordelier>, consulté le 20 mai 2016

DAUMAS, M. 2004. « La sexualité dans les traités sur le mariage en France, XVIe-XVIIe siècles », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1, p. 7–35. En ligne <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2004-1-page-7.htm>, consulté le 11 mai 2016.

FEBVRE, L. 1971. *Amour sacré, amour profane, autour de l'Heptaméron*, Paris : Gallimard

FERGUSON, G. 2010. « Mal de vivre, mal croire : l'anticléricisme dans L'Heptaméron de Marguerite de Navarre », in *Persée*, 6, p. 151–163. DOI : 10.3406/xvi.2010.980

GIARDINA, C. 1990. « La parole dans « L'Heptaméron » de Marguerite de Navarre », in *Persée*, 1, p. 35–46. DOI : 10.3406/rhren.1990.1741

LAVAUD, J. 1932. « Pierre Jourda. Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre (1492-1549) », in *Persée*, 78, p. 68–71. En ligne http://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_1932_num_18_78_2605_t1_0068_0000_2, consulté le 29 septembre 2015.

LAVOIE *et al.* 2009 = LAVOIE, M. ; DE KONINCK, T. et BLONDEAU, D. 2009. « Frontière entre la mort et le mourir », in *érudit*, 1, p. 67–81. DOI: 10.7202/037941ar

LIPPI, S. 2008. « Introduction », *Transgressions*, in *Cairn*, ERES. Toulouse «Point Hors Ligne», p. 11–14. En ligne www.cairn.info/transgressions--9782749209753-page-11.htm, consulté le 28 avril 2016.

LOSKOUTOFF, Y. 1998. « La chair, la mort, le diable : le monachisme dans l'Heptaméron et la doctrine de Luther », in *Persée*, 4, p. 451–492. DOI : 10.3406/rhr.1998.1120

Resümee

Surma kujutamine Marguerite de Navarre'i „Heptameronis“

Marguerite de Navarre'i teost „Heptameroni“ analüüsiv bakalaureusetöö keskendub surma teemaga seotud novellidele. Töö eesmärk on uurida ja analüüsida surma kujutamist juttudes ning leida tegelaste surma ja haiguse teesklemise või suremise põhjusi. Surmaga seotud sõnavara esineb 52 novellis, korpusesse kuulub neist 20.

Marguerite de Navarre sündis 11. aprillil 1492 ja suri 21. detsembril 1549. XVI sajandi oluline kirjanik pärines kõrgest soost: ta oli hertsoginna, Navarra kuninganna ja kuningas François I õde. „Heptameroni“ 72 novelli on jagatud kaheksaks peatükiks ehk päevaks, mille jooksul rühm inimesi räägib üksteisele lugusid. Jutuvestjate hulgas on viis naist ja viis meest.

Töö on jaotatud kolmeks peatükiks. Esimeses peatükis analüüsitakse novelle, kus otsest surma ei esine. Esimeses alapeatükis on vaatluse all surma teesklused ja teises novell, kus on reaalsem surmaoht ning üks koomiline novell. Teine peatükk keskendub vägivaldsele surmale: esimeses alapeatükis uuritakse suitsiide ja teises alapeatükis tapmisi. Kolmas peatükk keskendub sünteesile.

Surma käsitletavates novellides on tegelaste siitilmast lahkumine harva loomulik ja rahumeelne, sageli kujutatakse võikaid mõrvu ja suitsiide. Surma on neis novellides representeeritud ka kujuteldavana – kas millegi varjamiseks või koomilise efekti loomiseks. Kui lugeja teab, et tegelikku surmaohtu pole, annab kujutluslik plaan võimaluse koomikaks. Mida suurem on tegelase hirm surma ees, seda naljakam on lugejal.

Üks olulisemaid tegureid novellides on iha, mis on seotud reeglitega ja nende rikkumisega. Iha tekitab soovi saada naudingut ning reegleid rikkudes muudetakse kättesaamatu kättesaadavaks. Selle tulemuseks on aga sageli surm või suremise teesklemine. Surm on neis novellides tihti karistus – ühel juhul saab karistada süüdlane, teisel juhul aga kannatab süütu inimene.

Oluline teema on ka armastus: novellides võib täheldada puhast või absoluutset ja patust armastust. Nii puhas kui ka patune armastus on tugevalt seotud ihaga, mis võib viia kas tegelase enda või kellegi teise surmani. Kõige levinum nendes novellides on

patune armastus. Oluline on märkida, et patustajateks on nii ilmalikud inimesed kui mungad, viimastest paistavad eriti silma frantsiskaani mungad. Religioon peaks ühiskonda korrastama, kuid novellides on näha, et iha tõttu on ka munkadel väga kerge pattu langeda.

Tihti on neis novellides üks surma põhjustavaid faktoreid ka võim. Ühel juhul on võim seotud otseselt mõne võimukandja, näiteks hertsogiga, teisel juhul on võimu esitatud kaudsemalt, nimelt võimetusega vaesuse tõttu enda eest kosta.

Analüüsi käigus selgusid faktorid, mis on sageli surma põhjuseks: iha, võim, vaikimise kohustus, armastus ja mõnel juhul isegi liiga voruslik käitumine.

Annexes

Annexe 1. Le lexique lié à la mort qui est utilisé dans les nouvelles

MOT CLÉ	LES NOUVELLES	COMBIEN DE NOUVELLES
La mort / mort(es) / mortel	<u>1^{ère} journée</u> : 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10 <u>2^{ème} journée</u> : 12, 13, 14, 15, 16 <u>3^{ème} journée</u> : 21, 22, 23, 24, 25, 26, 30 <u>4^{ème} journée</u> : 31, 32, 33, 34, 35, 36, 40 <u>5^{ème} journée</u> : 42, 43, 44, 47, 49, 50 <u>6^{ème} journée</u> : 51, 55, 57, 58, 60 <u>7^{ème} journée</u> : 61, 64, 67, 70 <u>8^{ème} journée</u> : 71, 72	44
Mourir	<u>1^{ère} journée</u> : 1, 4, 9, 10 <u>2^{ème} journée</u> : 12, 13 <u>3^{ème} journée</u> : 21, 22, 23, 24, 26, 30 <u>4^{ème} journée</u> : 35, 40 <u>5^{ème} journée</u> : 42 <u>6^{ème} journée</u> : 51, 53, 59, 60 <u>7^{ème} journée</u> : 63, 69, 70 <u>8^{ème} journée</u> : 72	23
Le trépas / trépasser	<u>1^{ère} journée</u> : 1 <u>5^{ème} journée</u> : 50	2
Le décès / décéder	<u>1^{ère} journée</u> : 10	1

Meurtre (meurdre) / meurtrier	<u>1^{ère} journée</u> : 1 <u>2^{ème} journée</u> : 12, 13 <u>4^{ème} journée</u> : 35 <u>6^{ème} journée</u> : 56 <u>7^{ème} journée</u> : 63, 70	7
Pendre	<u>3^{ème} journée</u> : 23 <u>4^{ème} journée</u> : 32 <u>6^{ème} journée</u> : 51	3
(Se) tuer / tué	<u>1^{ère} journée</u> : 1, 3, 6, 10 <u>2^{ème} journée</u> : 12, 13, 14, 15, 16, 17 <u>3^{ème} journée</u> : 21 <u>4^{ème} journée</u> : 31, 34, 35, 36, 37, 40 <u>5^{ème} journée</u> : 47 <u>6^{ème} journée</u> : 56, 57, 59 <u>7^{ème} journée</u> : 70	22
Poignarder / coup (d'épée)	<u>1^{ère} journée</u> : 1, 2, 10 <u>2^{ème} journée</u> : 12, 16 <u>3^{ème} journée</u> : 24 <u>4^{ème} journée</u> : 31 <u>5^{ème} journée</u> : 46, 47 <u>7^{ème} journée</u> : 70	10
Couper la gorge	<u>2^{ème} journée</u> : 12 <u>4^{ème} journée</u> : 31 <u>7^{ème} journée</u> : 70	3

Annexe 2. La typologie des nouvelles où on parle des meurtres

Tableau 1

LA NOUVELLE	LE PERSONNAGE	L'ACTE	LA PUNITION
1	Un jeune homme	L'adultère avec une femme mariée	L'assassinat
2	Un valet	Poignarde et viole une femme mariée	Aucune punition
12	Un duc	Veut coucher avec une fille honnête	L'assassinat
13	Un capitaine	Tombe amoureux d'une femme mariée, lui envoie une lettre d'amour et un anneau	Meurt dans une guerre
23	Un cordelier	Couche avec une femme mariée	Aucune punition
31	Un cordelier	Commets un homicide en série	La peine de mort (l'incendie)
32	Un homme	L'adultère avec une femme mariée	Le meurtre
33	Une sœur et un frère	L'inceste	La peine de mort (l'incendie)
36	Un homme	L'adultère avec une femme mariée	L'assassinat
40	Un homme	Se marie secrètement	Le meurtre
51	Une fille	Irrite le duc en aidant le fils du potentat	La peine de mort (la pendaison)
67	Un homme	Trahit son maître	Meurt sur une île

70	Une duchesse	Se comporte dans une manière immoral, provoque l'intrigue qui cause la mort d'un des personnages	Le meurtre
----	--------------	--	------------

Tableau 2

LES NOUVELLES	L'ACTE	LA PUNITION
2, 23	La violence contre les femmes	Aucune punition
1, 12, 32, 36, 40, 70	L'adultère, l'abus de pouvoir ou le mariage secret	Le meurtre
31, 33, 51	L'homicide, l'inceste ou l'irritation du pouvoir	La sentence de mort officielle
13, 67	La trahison	Le meurtre plus implicite

Lihtlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja lõputöö üldsusele kättesaadavaks tegemiseks

Mina, Triinu Avans,

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihtlitsentsi) enda loodud teose
La représentation de la mort dans *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre

mille juhendaja on Tanel Lepsoo

- 1.1. reprodutseerimiseks säilitamise ja üldsusele kättesaadavaks tegemise eesmärgil, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace-is lisamise eesmärgil kuni autoriõiguse kehtivuse tähtaja lõppemiseni;
- 1.2. üldsusele kättesaadavaks tegemiseks Tartu Ülikooli veebikeskkonna kaudu, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace-i kaudu kuni autoriõiguse kehtivuse tähtaja lõppemiseni.
2. olen teadlik, et punktis 1 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
3. kinnitan, et lihtlitsentsi andmisega ei rikuta teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse seadusest tulenevaid õigusi.

Tartus, 20.05.2016

Triinu Avans